

Directeurs-Gérants :
F. DE RODAYS A. PÉRIER
 Rédacteur en chef. Administrateur.
 SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :
Gaston CALMETTE
 TÉLÉPHONE : 102.46 Rédaction
 102.47 Administration
 ANNONCES ET RÉCLAMES
 Agence P. DOLLINGEN, 16, rue Grange-Batelière

LE FIGARO

H. DE VILLEMESSANT
 Fondateur
 RÉDACTION
 ADMINISTRATION — PUBLICITÉ
 26, Rue Drouot, 26 — PARIS
 ABONNEMENT
 Trois Mois Six Mois Un An
 Seine, Seine-et-Oise. 15 » 30 » 60 »
 Départements..... 18 75 37 50 75 »
 Union Postale..... 21 50 43 » 86 »
 On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste
 de France et d'Algérie.

Le colonel Rebillet

Si l'on avait besoin de démontrer, par un nouvel exemple, que personne, en ce siècle, n'est à l'abri des accusations les plus surprenantes, on pourrait signaler aux historiens futurs de nos discordes civiles le cas du lieutenant-colonel Rebillet.

Cet honnête et vaillant soldat est présentement labourneur. Il s'est retiré dans un coin de Tunisie où il s'occupe, en toute simplicité d'âme, à faire pousser de l'orge, des fèves et du blé. Tunisien par goût et par habitude, il a sacrifié les intérêts de sa carrière militaire à sa passion pour le défrichement du Sahel. Il aurait pu, aussi bien ou mieux que beaucoup d'autres, prétendre aux étoiles de brigadier ou de divisionnaire. Il a su borner son ambition et limiter son rêve. La graine d'épaves, récompense des guerriers, ne lui inspire plus aucun regret, depuis qu'il sait faire germer et fructifier, dans le sous-sol de la Régence, la graine de l'ananas vert, du melon brodé, du haricot hâlé, de l'aubergine et du gombo, espoir des labourers diligents.

Le colonel Rebillet n'avait pas quarante-huit ans lorsqu'il résolut de quitter sa tunique de zouave et son képi à cinq galons. Pour aller plus avant dans la hiérarchie des grades, il eût été obligé de quitter sa chère Tunisie, d'abandonner le pays d'azur et d'or où les dômes des koubbas arrondissent des baux merveilleux dans le paysage bleuâtre. Il ne put consentir à traîner son sabre en quelque ville de garnison. Il acheta quelques arpents de terre nue et jura de rendre son domaine aussi verdoyant qu'une oasis. Vêtu d'un sayon de toile bleue, défendu contre le soleil par la paille nattée d'un grand chapeau, le colonel Rebillet mena la vie rude et combative des propriétaires africains. Dans ces contrées neuves ou renouvelées, l'agriculture elle-même a quelque chose de belliqueux. On vit ce bon soldat d'Afrique s'armer d'une serfouette pour sarcler ses labours. Il fut l'ennemi des herbes mauvaises qui infestent les jachères et envahissent les guérets. Il empêcha la folle avoine d'occuper la place légitime du sainfoin. Il déclara la guerre aux coccinelles dont la morsure fait souffrir si cruellement les pastèques et les courges. Son équipe de tâcherons berbères, de journaliers maltais et de nègres du Fezzan fut menée comme un régiment de turcos. Il commanda des moissonneurs arabes qui, aujourd'hui comme au temps de la Bible, sont payés en nature et reçoivent une gerbe sur dix.

Pardieu, le colonel s'essayait à la turque, pres de ses hommes, sur une natte d'alfa et partageait leur farine d'orge grillée, leur huile d'olive fine, leur soupe de semoule, leur couscous.

Chaque soir, dans les petits chemins bordés de cactus épineux, il voyait les troupeaux revenir aux étables. C'étaient des bœufs syriens, au front large, au chanfrein busqué, à la croupe pointue, excellentes bêtes qui sont la joie de nos colons, après avoir été l'orgueil des patriarches, autour de la tente pastorale, chez les Aryas et chez les Touraniens. Plus loin, bondissaient des chèvres de Nubie, au nez court, au col délicat. Les porcs napolitains allongeaient leurs groins roses, en secouant leurs oreilles obliques. (Ce sont des animaux rustiques et simples ; ils sont noirs, tandis que les porcs de race celtique sont blancs.) Ensuite galopait le troupeau des caudales. Et les chameaux profilaient, sur la splendeur du couchant, leur bosse débonnaire et leur lippe pendante... C'était comme la revue d'un régiment qui défilait en ordre dispersé.

Bref, il faudrait un Virgile africain et militaire pour célébrer ces *Géorgiques* ensolées.

Les bœufs du colonel rumaient sous les caroubiers.

Le colonel était heureux.

Un jour, l'Arabe qui, chaque matin, allait chercher ses lettres au plus proche bureau de poste, lui remit un paquet de journaux.

Le colonel ouvrit ces feuilles, bien qu'il aime peu les gazettes, à cause des fariboles qu'elles racontent quelquefois. Une main inconnue — sans doute la main d'un ami — avait entouré d'un trait au crayon bleu certains articles, où son nom était imprimé. Il lut. Et quelle ne fut pas sa surprise en apprenant, par la voie de la presse, que lui, le colonel Rebillet, lui, l'ancien commandant du cercle de Médénine, lui, l'ancien chef d'état-major de la division d'occupation, lui, l'ancien attaché militaire de la Résidence, lui, le labourneur paisible, n'était qu'un vulgaire assassin !

Assassin ! Je sais bien que, par le temps qui court, les mots ont perdu leur sens, comme cet Allemand fantastique, qui avait perdu son ombre. Etre accusé d'assassinat, cela veut dire, ordinairement, qu'il y a, par le monde, des gens qui ont envie de vous tuer. Le tout est de s'accoutumer à ces gentilles. Mais on a beau dire, la première fois ça fait toujours un certain effet, surtout lorsqu'on n'appartient pas à nos assemblées politiques.

Brave colonel ! Quand je chevauchais avec lui sur les collines de Makkar et dans les steppes de Gabès, vers le pays des Troglodytes, je ne me doutais pas que j'étais le compagnon d'un assassin ! Lorsqu'il me donnait d'un air si doux la poudre de pyrithe afin d'occire les puces sanguinaires qui infestent la tribu des Beni-Zelten, je ne me doutais pas que je partageais la chambre d'un scélérat ! Oh ! qu'il caressait son jou, cet homme ! A ce mo-

ment, il créduait un crime ! Je n'aurais pas cru ça en l'écoutant, le soir, au camp de Zanfour, sous les étoiles, conter les vieilles légendes du Maghreb. Dire qu'il ne m'a pas seulement tué ! A qui croire, grand Dieu ? A qui se fier ? Après tout, je suis peut-être son complice. O horrible ! horrible ! tout à fait horrible !

Car (je me le rappelle bien) au temps où je voyageais avec le colonel et quelques autres bons compagnons, le marquis de Morès venait d'annoncer un dessein dont les autorités du Protectorat avaient essayé vainement de le détourner. Les vieux « Tunisiens » désapprouvaient cette entreprise et regrettaient que ce vaillant homme, peu expert aux choses d'Afrique, aventurât sa bravoure dans un projet impossible, vers des risques trop certains, dont ses amis étaient justement inquiets et dont lui seul refusait généreusement d'apercevoir l'évidence.

Le marquis de Morès avait confiance dans les Touareg et allait au-devant d'eux, s'imaginant qu'ils le recevraient comme un ami. Le général Allegro, gouverneur de l'Arad, connaissait trop bien ces brigands du désert pour avoir la moindre illusion sur leur compte.

— Si Morès se fie aux Touareg, disait-il, et si les Touareg savent que Morès a de l'argent, c'est un homme perdu.

On sait ce qui arriva. L'événement, hélas ! justifia les prévisions de ceux qui avaient conseillé au marquis de Morès de ne point se fier à la bonne foi des Touareg. Le malheureux explorateur crut devoir renvoyer les convoyeurs arabes qu'il avait embauchés à Gabès et qui étaient de fidèles serviteurs. Il les remplaça par des chameliers touareg. C'était signer son arrêt de mort. Trahi par ses nouveaux caravaniers, attiré dans un guet-apens, le marquis de Morès fut assassiné, le mardi 9 juin 1896, près des puits d'El-Oualia. Traqué, harcelé, massacré lâchement par une bande de voleurs féroces, il leur fit payer chèrement sa vie et mourut en héros. Son cadavre, criblé de blessures, dépouillé, a été retrouvé, le 28 juin, sous le sable léger de la dune, à vingt-cinq pas de l'endroit même où il tomba, près d'une touffe de broussailles qui, le jour de cet abominable crime, dut être rouge de sang. Cette lugubre trouvaille a été faite par Si-Said-ben-Nageur, bach-chaouh du Maghzen, envoyé à la découverte sur l'ordre du colonel Cauchemez, commandant supérieur du cercle de Gabès.

On a rendu ces tristes restes à une famille en deuil, qui les a pieusement ensevelis. La mémoire du marquis de Morès sera vengée. Trois de ses assassins, découverts après de longues recherches, ont été arrêtés par ordre du colonel général et attendent, dans les prisons de Sousse, le châtiment qu'ils ont mérité.

Eh bien ! il paraît que le lieutenant-colonel Rebillet est le complice, bien plus, l'instigateur de ces trois sacrilèges. En vérité, si ce sujet n'évoquait pas des images si tragiques et si funèbres, on serait tenté d'accueillir par un haussement d'épaules cette accusation qui rappelle un peu trop, même au pays des khalifes, les contes des *Mille et une Nuits*.

Certes, il faut pardonner tout, même l'erreur, même l'injustice, à la douleur de ceux qui pleurent. Je n'ai pas eu l'honneur de connaître le marquis de Morès. Je sais que son caractère intrépide et chevaleresque lui a concilié des sympathies passionnées, et qu'un amour plus fort que la mort veille sur sa tombe. On doit s'incliner respectueusement devant cette fidélité invincible que ni le temps ni l'espace n'ont découragée, et qui se consacre sans réserve et sans trêve au culte du souvenir. Mais n'a-t-on pas le droit, aussi, de protester contre une accusation qui atteint, là-bas, dans sa retraite volontaire et laborieuse, un irréprochable officier, un loyal serviteur du pays ?

S'il ne s'agissait que d'articles de journaux, d'interviews ou de commérages, les amis du colonel Rebillet pourraient observer la règle du silence, qui est presque toujours bonne en pareil cas. Malheureusement une action judiciaire a été engagée. Des témoignages sont allégués. Il convient donc d'élever la voix, non point pour présenter une défense dont le colonel Rebillet n'a pas besoin, mais pour dire simplement quel est cet homme, dont la modestie s'accorde avec la dignité d'une solitude fière, et qui est obligé, malgré lui, de livrer son nom et sa personne à la curiosité du public.

Le colonel Rebillet, ancien élève de l'Ecole polytechnique, servit d'abord dans le génie. S'il n'eût pas connu l'Afrique au printemps de son âge et au début de sa carrière, il aurait peut-être encore des ponts de bateaux. La passion de l'Afrique le détacha des « armes savantes ». Ce sapeur eut la fantaisie d'être zouave. Caprice imprévu, ou plutôt vocation décidée qui fit de lui, par l'effet d'une prédilection instinctive et d'un libre choix, le type accompli de l'officier d'Afrique. Je ne veux pas dire le type, heureusement aboli, qu'on se figure habituellement, le jureur, sacreur, casseur, qui blaguait les Arabes en les appelant *Biquots*, et qui croyait savoir la langue du Prophète parce qu'il criait : *Kif ! kif ! ou Macache bono*.

Le colonel Rebillet sait l'arabe comme un uléma de la grande mosquée de Kairouan. A la longue, en fréquentant les docteurs de l'Islam, il a pris quelque chose de leur philosophie tranquille et de leur sérénité méditative. Une certaine lenteur de geste et de parole, un sourire très calme, qui s'épanouit sur le visage rude, dans la barbe grisonnante, révèle, chez cet Occidental très actif, une ressource de fatalisme, empruntée à l'indolence divine de l'Orient.

Le colonel Rebillet connaît la Tunisie comme s'il était né dans ce pays, qui est pour lui presque une seconde patrie. Il en fut un des premiers conquérants. Il y dirigea, pendant les journées pénibles qui précéderont notre définitive installation, une de ces « compagnies mixtes », sans lesquelles la plus subtile diplomatie ou la plus impérieuse politique n'aurait pas abouti à l'établissement de notre protectorat. Il vécut, pendant plusieurs mois, de cette vie guerrière et salubre, cheminant par monts et par vaux, buvant l'eau claire des sources, couchant sur la dure, heureux de servir la patrie à cheval et en plein air.

Plus tard, quand il fut commandant du cercle de Médénine, dans le Sud, il eut plusieurs fois l'occasion d'exercer, en de longues conférences avec les Turcs, des talents de négociateur qu'on ne lui connaissait pas. Il obtint, dans cette nouvelle fonction, des succès pacifiques dont il ne parle jamais, n'étant pas vantard. Grâce à lui, les possessions françaises ne se sont pas trop rétrécies, du côté de la Tripolitaine.

Chef d'état-major du général Leclerc, le colonel Rebillet a organisé les premières manœuvres d'ensemble qui aient été déployées sur le territoire de la Régence, nos régiments de chasseurs, nos zouaves, nos turcos et notre infanterie légère d'Afrique.

Entre temps, il écrivit un excellent mémoire sur les *Relations commerciales de la Tunisie avec le Soudan*. Ce travail pourrait être une sorte de bréviaire à l'usage des explorateurs de l'interland algérien et tunisien.

Attaché militaire à la résidence générale, M. Rebillet trouva, dans ce poste de confiance et de grande responsabilité, le temps et les moyens d'employer au service de la France son habileté de diplomate, son expérience de colonisateur, sa science d'arabisant et, le cas échéant, sa vaillance de soldat.

Exactement renseigné sur les mouvements des tribus et sur l'état des populations, il s'acquitta du principal devoir de sa charge en avertissant M. de Morès. Il le prévint du danger que présentait une tentative d'alliance avec les Touareg. Il s'efforça vainement de le retenir sur la route sinistre qui devait aboutir à la catastrophe d'El-Oualia. On sait le reste.

Gaston Deschamps.

Échos

La Température

La baisse de la température est depuis hier très sensible. Au temps printanier du commencement de la semaine a succédé une froidure tout à fait hivernale. Aux premières heures de la matinée, le thermomètre est descendu à 0° dans l'après-midi il n'a pas dépassé 8° 1/2 au-dessus. Cette baisse est presque générale ; en outre, des neiges sont signalées dans le nord et semblent menacer nos régions. Cependant, la sécheresse continue, mais attendons-nous à des ondées. Dans la soirée, le baromètre également en baisse, marquait 758mm après avoir indiqué 755mm dans la journée.

Monte-Carlo. — Thermomètre : le matin à huit heures, 15°, à midi, 17°. Temps magnifique.

Les Courses

A 2 heures, Courses à Auteuil. — Gagnants de Robert Milton :

Prix de Mars : Flag.
 Prix des Fossés : Bûcheron.
 Prix de l'Équinoxe : Vancouleurs.
 Grand Prix du Printemps : Kerym.
 Steeple-Chase militaire : Forfar.
 Prix Revenge : Réfecteur.

A 2 heures, Courses à Nice. — Gagnants de Robert Milton :

Prix des Orangers : Mufti.
 Prix du Printemps : Serpent.
 Prix des Mimosas : Bastidon.
 Prix des Lilas : Allier.

AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI

Dans la discussion du budget de la marine, comme dans la discussion du budget de la guerre, il est visible que la plupart des orateurs se croient infiniment plus jeunes qu'ils le sont en réalité, et qu'ils ne se rendent pas compte de la balance générale des forces européennes. Ils parlent, en effet, presque tous comme s'il s'agissait de sauvegarder et de maintenir une sorte de prépondérance de la France sur les autres nations, alors qu'il s'agit tout simplement d'examiner les sacrifices nécessaires pour garantir à notre pays la place à laquelle il a droit, par le chiffre de sa population.

Ainsi, je ne goûte pas le moins du monde les comparaisons entre la France et l'Allemagne qui ont amené M. de Freycinet à déclarer qu'il ne fallait pas songer à avoir autant de soldats que l'Allemagne. Je ne goûte pas davantage la comparaison instituée par M. Poincaré entre la France et l'Angleterre au point de vue maritime ; car si nous ne pouvons pas nourrir l'ambition d'avoir autant de soldats que l'Allemagne, nous ne pouvons pas davantage alimenter celle d'avoir autant de bateaux que l'Angleterre.

Nous parlons toujours en ne tenant pas compte de ce qui s'est passé au dix-neuvième siècle. Nous avons été pendant deux siècles, le dix-septième et le dix-huitième, les maîtres du continent, parce que nous y formions un groupe compact de vingt-cinq millions d'êtres humains soudés ensemble. Tout le reste était morcelé et restait morcelé, en dépit des agglomérations factices que se formaient autour d'une maison souveraine. Nous étions au milieu d'une Europe que serait un adulte au milieu d'une troupe d'enfants. Et quand ces enfants se coalisaient, ils formaient une sorte de géant

mou, qu'on bousculait facilement. Ceci dit, bien entendu, en mettant à part les Anglais dont les soldats se sont trouvés devant nous dans tous nos désastres nationaux, depuis Crécy jusqu'à Waterloo.

L'épopée napoléonienne a été le suprême effort de notre âge adulte. Grâce à elle, grâce aux traditions qu'elle a laissées et qui se sont incarnées dans Napoléon III, les nationalités sont nées. Elles seraient probablement nées cependant sans les Napoléons et par l'évolution naturelle de l'Europe.

Leur naissance a mis en face de nous des adultes en place des enfants d'autrefois, des adultes aussi forts que nous numériquement et qui, par surcroît, se sont coalisés ensemble contre l'éventualité de nos revanches.

Nous n'avons donc plus de prépondérance à exercer, et il ne faut plus parler comme parlaient nos pères. Ce n'est pas une raison pour permettre qu'on méconnaisse ce que nous considérons comme nos droits, et je conçois parfaitement que nous restions armés, puisque les autres ne désarment pas.

Mais il faut être armés dans la limite de nos ressources, qui doit être aussi celle de nos ambitions.

D'ailleurs, pas plus pour les nations que pour les individus, la primauté ne constitue la félicité. Lorsque César disait qu'il aimait mieux être le premier dans une bourgade que le second dans Rome, il parlait comme un snob et non comme un philosophe. — J. CORNELLY.

A Travers Paris

La soirée de gala à laquelle le Président de la République a assisté hier avait réuni à l'Opéra toutes les notabilités politiques, artistiques et mondaines. La salle, splendidement illuminée, était superbe à voir.

Dans l'avant-scène officielle, pour la première fois occupée depuis le deuil, avaient pris place, aux côtés du nouveau Président de la République, Mme Loubet, Mme Bailloud, Mme Combarieu, le général Bailloud, M. Combarieu, M. Martell, M. Paul Loubet.

Ce n'a été d'ailleurs qu'un long défilé, dans cette loge, pendant les entr'actes : MM. Chauchard, Lozé, Leygues, Constans, Roujon, Delcassé, Milliard, Goujon, s'y sont succédés ; puis MM. Bertrand, Gailhard, Carré, Jules Claretie, Ginisty, ont été appelés par le chef de l'Etat qui tenait à féliciter les organisateurs de cette belle soirée de bienfaisance.

Ces félicitations s'adressaient en même temps aux artistes, qui ont tous été, d'ailleurs, applaudis et rappelés après chaque acte.

On a fait vingt-cinq mille francs de recette, c'est-à-dire le grand maximum. M. Loubet a tenu à payer sa loge 500 francs au profit de l'œuvre que préside avec tant de dévouement M. Bertrand ; et il a remis en outre 500 francs aux directeurs de l'Opéra pour la caisse des retraites des artistes et employés de ce théâtre.

Le landgrave de Hesse est parti hier pour Monte-Carlo. Après un séjour de quelques semaines sur la Côte d'Azur, il sera de retour à Paris vers le milieu du mois d'avril. Vendredi, Son Altesse Royale a donné un dîner à la princesse Mathilde et à la duchesse Marie de Mecklembourg. Parmi les convives figuraient le comte Louis de Périgord et la comtesse née de Rohan-Chabot, Mme Espinasse, dame d'honneur de la princesse Mathilde ; le baron Imbert de Saint-Amand, le marquis du Lau, M. Gabriel Fauré, M. et Mme Benjamin-Constant, le baron et Mme de Flolow, le comte de Blumenthal. Après le dîner, qui n'a pas été suivi de réception, le Landgrave a joué plusieurs morceaux de violon avec une virtuosité merveilleuse.

INSTANTANÉ

M. LE COMMANDANT DARRIEUS

Par un décret paru au *Journal officiel*, M. le capitaine de frégate Darréus, sous-chef d'état-major général de la marine, chef du cabinet militaire, est désigné pour assister le ministre de la marine devant la Chambre des députés et devant le Sénat dans la discussion du budget de la marine de l'exercice 1899.

Le commandant Darréus est bien connu de tous ceux qui ont affaire au ministère de la marine, et il n'est personne qui ne rende hommage à la courtoisie de ses manières et à la cordialité de son accueil. Très intelligent, très actif, possédant admirablement tous les détails de son service, il est un collaborateur précieux pour son ministre, qui a véritablement eu la main heureuse en lui confiant la direction de son cabinet militaire.

M. le commandant Darréus accompagne toujours M. Edouard Lockroy dans ses déplacements, et, là encore, les membres de la presse n'ont qu'à se louer de l'amabilité du sous-chef d'état-major, toujours prêt à leur faciliter la besogne, à leur donner d'utiles indications, et à éclairer, en quelque sorte, leur pensée.

Physiquement, le commandant Darréus est plutôt petit, mais svelte, bien pris, élégant, le teint coloré, l'œil vif, le sourire gai, le rire franc. De caractère très droit, de relations très sûres, il fait ce qu'il peut pour être agréable aux gens, mais ne leur promet jamais rien qu'il ne puisse tenir. En somme, un parfait et brillant officier qui continue la tradition de ces vrais marins du pays de France dont la chanson disait qu'ils sont « vaillants à bord, galants à terre... »

Par une de ces coïncidences troublantes de la vie, qui semblent des ironies de la mort, tandis que Paris apprendrait hier le décès de Mme Clésinger, on vendait, à l'hôtel Drouot, dans un lot d'autographes, quelques lettres de George Sand, lettres intimes, lettres charmantes où elle parle de ses enfants, et notamment d'un nouveau-né qui « a voulu attendre l'anniversaire de la prise de la

Bastille pour faire son entrée et ne s'est montré que le 14 juillet ; qui braille à faire plaisir et qui donne de grands coups de poing au sein de sa mère, dans son impatience de têter ».

N'est-elle pas curieuse la rencontre de ces deux dates de naissance et de mort ?

Jamais autographes ne furent plus disputés.

M. Cansel, chef de cabinet du sous-secrétaire des postes et télégraphes, a reçu hier matin une dépêche de M. Mougeot, donnant des nouvelles plus rassurantes de l'état de santé de son père.

M. Mougeot invitait en outre son chef de cabinet à le rejoindre à Dijon, pour aller inaugurer avec lui aujourd'hui le nouvel hôtel des postes d'Avignon.

Par contre, M. Lebreton, ministre de la justice, a dû quitter Paris hier, se rendant à Etampes, auprès de son père, très gravement malade et dont l'état inspire les plus vives inquiétudes.

Des toilettes printanières, soignées avec une perfection égale à celle des premiers ateliers de couture, d'une élégance irréprochable, et cela très au-dessous, comme prix, des spécialités en renom, — voilà ce que le Petit Saint-Thomas offre demain à ses clientes en inaugurant sa grande Exposition des Nouveautés d'été. — Tout ce qui sort de cette ancienne et si honorable maison se reconnaît à un cachet particulier de distinction et de bon goût.

C'est le 21 mars, à l'hôtel Continental, qu'aura lieu le banquet de la Ligue franco-italienne en l'honneur de M. Delembre. Le ministre du commerce présidera et prononcera, à cette occasion, un important discours. De nombreuses personnalités politiques assisteront à ce banquet.

Par décret du Président de la République, rendu sur la proposition du ministre des affaires étrangères, M. Alexandre Rubini, sujet italien, membre du Conseil et secrétaire de la Chambre de commerce italienne à Paris, est nommé chevalier de la Légion d'honneur, à titre étranger ; services rendus lors des récentes négociations commerciales entre la France et l'Italie.

Non seulement il est coûteux, mais il est souvent impossible, avec l'exiguïté des caves, de posséder à Paris ce qu'on appelle une « cave complète » : c'est alors que les Caves du Grand-Hôtel deviennent une ressource précieuse, puisqu'elles livrent franco, à domicile, par deux services quotidiens, tous les vins qu'on peut désirer, crus authentiques de Bordeaux, de Bourgogne, vins de Champagne, du Rhin ; cognacs, fines champagnes, etc., par caisses de six, douze, vingt-cinq bouteilles, avec ce précieux avantage, constituant la seule garantie effective de livraisons irréprochables, que les Caves du Grand-Hôtel reprennent dans Paris tous les vins dont les acheteurs n'auraient pas eu l'emploi.

M. James Miller, à qui l'on doit déjà de si remarquables travaux, vient de faire à la Prothèse dentaire un immense progrès : il a réussi à combiner de véritables dents artificielles capables de broyer absolument les plus durs aliments, sans qu'il y ait à craindre de cassure ni d'usure.

L'éminent praticien a fait breveter dans toute l'Europe ce perfectionnement définitif, et il se tient à la disposition de sa clientèle au Louvre Dentaire, rue de Rivoli, pour lui fournir à ce sujet tous les renseignements désirables.

Hors Paris

L'impératrice Frédéric a passé la journée d'hier à Nice.

Elle venait rendre visite à la reine Victoria, sa mère, et a déjeuné avec elle et avec les princesses ses sœurs au Regina Excelsior, à Cimiez.

Le soir, la mère de l'empereur d'Allemagne est rentrée à Bordighera.

Un temps superbe a favorisé cette excursion.

M. Luzatti, ancien ministre du roi Humbert, est attendu à Paris le 21 mars, pour un séjour de quelques semaines. On sait que M. Luzatti a pris une part très considérable à la récente convention commerciale franco-italienne.

De notre correspondant d'Autun : « Une amélioration sensible dans l'état du cardinal Perraud a été constatée ce soir par les médecins. Le point pleurétique diminue. Le vénérable malade a pu prendre une nourriture légère. L'espoir de guérison s'accroît. »

Nouvelles à la Main

Entre mamans... de Marseille :

— Il paraît que votre garçon est déjà fort en solfège ?
 — Très fort ! Il a toujours eu l'oreille juste : dès son berceau, quand j'approchais un diapason de son oreille... Il pleurait en la !

La conversation est devenue élevée. On se pose, entre habitués du même salon, des questions... métaphysiques.

— A votre tour, monsieur. Dites-nous quelle différence vous faites entre l'esprit et le jugement ?

— Toutes les différences qu'il vous plaira. Seulement, je n'ai jamais entendu bien juger que par l'esprit.

La belle-mère de Galurin meurt, et dans ses dernières volontés désire être inhumée.

— J'y consens, fait Galurin ; heureusement pour moi que cette femme-là n'était pas un phénix.

— Que voulez-vous dire ? répond un ami.

— Que ça m'ennuierait rudement si elle allait renaitre de ses cendres !

Le Masque de Fer.

LES FACTEURS

LE DÉPUTÉ, rentrant chez lui. — Eh bien ! nous l'avons échappé belle !

MADAME. — Quoi ? encore une interpellation sur l'Affaire ?

LE DÉPUTÉ. — Mais non... C'est bien plus grave.

MADAME. — Diable !

LE DÉPUTÉ. — Figure-toi qu'on a discuté aujourd'hui le budget des Postes et Télégraphes !

MADAME, souriant. — C'est bien anodin.

LE DÉPUTÉ. — Tu trouves ?

MADAME. — S'il y a un budget bon enfant, c'est bien celui-là.

LE DÉPUTÉ. — Ah ! vraiment ? Eh bien ! dans la discussion de ce budget que tu qualifies d'anodin, de bon enfant, on a essayé d'introduire une des propositions les plus révolutionnaires qu'on ait faites à notre époque !

MADAME. — Ah bah !

LE DÉPUTÉ. — Une proposition qui, si elle avait été votée, aurait sapé le suffrage universel jusque dans sa base !

MADAME, étonnée. — Laquelle donc, mon Dieu ?

LE DÉPUTÉ. — Un de mes collègues a demandé que dorénavant les facteurs — tu entends ? les facteurs — fussent nommés... Non, c'est trop fort ! Devine par qui on voudrait que les facteurs fussent nommés ?

MADAME. — Par les marins ?

LE DÉPUTÉ. — Par... Par les évêques ?

LE DÉPUTÉ. — Plus bizarre encore... Par l'administration des postes !

MADAME, scandalisée. — Oh !

LE DÉPUTÉ. — Des facteurs nommés par l'administration des postes ! Tu vois ça d'ici... Alors, ce n'est plus moi qui ferais nommer les facteurs de mon arrondissement...

MADAME. — Quel gâchis !

LE DÉPUTÉ. — Heureusement que la Chambre a fait justice de cette insanité !... Ah ! nous l'avons échappé belle !

Alfred Capus.

Nous commencerons demain la publication d'un nouveau roman :

NOTRE MASQUE

elle présidera une série de fêtes données en l'honneur des membres de la conférence.

Le délégué actif des Pays-Bas sera le docteur Asser, membre du Conseil d'Etat, un juriste éminent, versé surtout dans les questions de droit international.

La Russie sera représentée par son ambassadeur à Londres, M. de Staal, et par M. de Martens, célèbre juriste et professeur de droit international.

Le représentant de la Grande-Bretagne sera sir Pauncefoot, ambassadeur à Washington; celui de l'Italie, le marquis Visconti-Venosta, ancien ministre des affaires étrangères. Le Danemark enverra le chambellan de Bille, ministre à Londres.

Les autres Etats n'ont pas encore désigné définitivement leurs délégués. Quant à la France, il est question du baron de Courcel et de M. Ribot, ancien président du Conseil des ministres, avec M. Arthur Desjardins comme co-délégué.

On sait que la conférence se réunira le 18 mai. Les séances dureront probablement six semaines.

LA JOURNÉE

Dimanche 20 mars

Sports : Courses à Auteuil (2 h.). — Courses du Cercle de la Voile de Paris (1 h., Meulan). — Assauts : à 9 h. du matin, Société de l'Escrime à l'Epée, lycée Carnot ; à 1 h. 1/2, championnat interscolaire de fleuret, salle Biquetier ; à 8 h. 1/2, la Belle Jardinière, salle d'Horticulture ; à 9 h., la Jeune Epée, salle Leconte-Cherbourg. — M. A. Rouleau inaugurerait aujourd'hui à 2 h. 1/2 la section d'escrime de la Nationale de Saint-Mandé, à Saint-Mandé. — Assaut du « Sabre » (2 h. 1/2, lycée Carnot). — Course vélocipédique Versailles-Choisy-le-Roi et retour (2 h. 1/2). — Championnat de cross-country professionnel (2 h. 1/2, Ville-d'Avray). — Cross-country du Racing-Club (10 h. 1/2, Ville-d'Avray).

Élection : à Montlamar, d'un conseiller général, en remplacement de M. Loubet, élu Président de la République.

Excursion du Club alpin : Départ, gare du Nord, 8 h. 10 du matin, pour Crèpey-en-Valois, d'où, à pied, jusqu'à Villers-Cotterets par le bois de Tillet et la forêt de Retz (retour à Blois, par le Nord, 6 h. 58).

Conférences : M. A. Pouecher : « Excursion archéologique dans le nord-ouest de l'Inde : l'art gréco-bouddhique » (2 h. 1/2, Musée Guimet). — M. F. Monpillard : « La Microphotographie » (2 h. 1/2, Conservatoire des Arts et Métiers).

Dans les églises : Dimanche de la Passion. — A Notre-Dame, sous la présidence de Mgr Richard, conférence du R. P. Etourneau : « L'idée rationnelle de la Providence » (4 h.). — Commencement des retraites pascuales de la Société des Amis des pauvres et du Pain de Saint-Antoine de Padoue.

Réunions : Assemblées générales du « Grain de Blé » (1 h. 1/2, Sorbonne), des Amis de la Prévoyance (2 h.), Conservatoire des Arts et Métiers, de l'Association générale des Associations-Lorraines (3 h.), mairie du 10^e arrondissement, des Défenseurs de la Patrie (2 h. 1/2, mairie Drouot), des Vétérans de terre et de mer (2 h. 1/2, mairie de Suresnes, sous la présidence du général Lambert), etc.

Le Monde et la Ville

SALONS

— Matinée musicale et littéraire aujourd'hui, à quatre heures et demie, chez Mme Boré-Verrier, dans ses salons du boulevard La Roche-Moreau.

— Réception intime, demain soir, chez Mme Georges Kinen, dans ses salons de l'avenue Kléber. On fera de la musique et on aura le plaisir d'entendre deux de nos plus grandes cantatrices marseillaises : la maîtresse de maison et la comtesse de Guerne.

— Demain, soirée musicale chez M. Gaston Menier, député de Seine-et-Marne, dans son bel hôtel de la rue de Monceau.

— Mme Fouchet a donné un grand dîner pour fêter les fiançailles de son fils, M. Maurice Fouchet, secrétaire de l'ambassade de France à Berlin, avec Mlle Sédille, fille de M. et Mme Paul Sédille.

— Musique et comédie, le dimanche 26 mars, chez M. et Mme Ezio Ciampi, dans leurs salons de la rue de Rome.

— La baronne de L'Escaille a donné une ravissante soirée artistique. Au programme : des charades composées de tableaux variés avec les concours des amis de la maison. Mlle Mary Arbel a été très applaudie dans plusieurs pièces de vers. Au nombre des invités :

Mmes de Neuville, de Briche, de Saint-Léger, de Vives de Gournay, Pastre, Bousquet, de Grignon, MM. de Lamoignon, de Saint-Genès, de Montferand, de Lator, etc.

— Très brillante soirée, avant-hier, chez notre confrère Pierre Sales, le romancier bien connu. Au programme : Mlle Menjaud, M. Pierre Dupuy, la baronne de La Tombelle, Coquelin cadet et le chansonnier Jean Battioli qui a dit à ravir ses chansons anciennes, avec Mlle Marie-Louise Faury. Dans l'assistance :

Comte et comtesse de Massoué, baronne de Bournat, vicomtesse de Massoué, vicomte de Beaufort, M. Combarieu, M. et Mme Henri Lavand, comte et comtesse d'Amberg, comtesse de Gavielle, comte de Nion, MM. Chauveau, d'Aubigny, MM. Guibert, Hamot, etc.

RENSEIGNEMENTS MONDIAUX

— Monseigneur le duc et Madame la duchesse d'Orléans, après avoir visité les côtes de l'Italie, se rendront à Villamariqua chez Madame la Comtesse de Paris.

— Arrivés à Paris et descendus à l'hôtel Bristol : lord Farquhar, M. et Mme T.-A. Gillespie, M. Spencer Bruntton.

— Descendus à l'hôtel Vouillemont : marquis de Serramezzana, comtesse de Breg, comtesse des Nos, général sir Arthur Freemantle, M. et Mme de Zurovski.

— Lord Abinger, arrivé à Paris, en route pour Cannes, est descendu à l'hôtel Chatham.

— Mgr Clari, évêque de Viterbe avant sa nomination de nonce apostolique à Paris, avait fondé sous sa présidence un Comité ayant pour but d'ériger un monument commémoratif de la première communion de Léon XIII, qui eut lieu à Viterbe.

Pendant son absence, Mgr Clari, par un sentiment de douleur, ne voulut pas solliciter les offrandes, et décida de continuer cette œuvre à son retour dans son diocèse.

Par suite de sa mort, le Comité de l'œuvre, sous la présidence de Mgr Ragonesi — qui fut vicaire général du nonce défunt, à Viterbe — a décidé de redoubler ses efforts pour l'érection de ce monument qui sera destiné, en même temps, à perpétuer le souvenir du regretté représentant de Léon XIII en France.

Tous ceux qui ont entouré le vénérable prélat de leur affectueuse sympathie pendant son séjour à Paris voudront venir en aide au Comité de Viterbe.

— L'Exposition artistique rétrospective d'amateurs, à la galerie Georges Petit, 8, rue de Saxe, est le rendez-vous du monde parisien. Citons parmi les visiteurs :

Mgr le duc et Mme la duchesse de Chartres, S. A. la duchesse Paul de Mecklenbourg, prince et princesse de Ligne, vicomte de la Palice, comte et comtesse de Sémasson, comte J. de

Bryas, comte et comtesse de La Roche-Aymon, M. de Kerjogu, député, marquis de Laborde, baron de Saint-Joseph, baron de Bontour, duc et duchesse d'André-Pasquier, comte et comtesse de Beaumont, duc de Lesparre, comte de Nadillac, comte d'Aulan, député, comtesse de France, comte de Biron, comtesse de Biron, baronne Xavier Reille, M. de Bérat, M. Bathédat, comte de La Sizeranne, Mme J. de Waru, comte de Broissia, comte de Nicolay, marquis et marquise de Polon, comtesse d'Haussonville, baronne de Bussière, comte de Vanssay, marquis de Kéroman, marquis de Pange, marquis de Breteuil, comtesse de Breteuil, M. et Mme Deviolaine, M. et Mme Levot, comte Pierre de Ségur, prince Ouroussoff, comte de Brevin, de La Gardie, comte Antoine de Gontaut-Biron, M. Lambrecht, comte de Maussabré, Mme de Brantes, comte de Reilhac, comte de La Bourdonnais, M. Swetchine, marquise du Lau, etc.

Le roi de Suède et de Norvège, après avoir visité Saint-Jean-de-Luz, s'est rendu à Hendaye et à Fontarabie. En arrivant sur le sol espagnol, il a crié : « Vive l'Espagne ! »

Sa Majesté est retournée à Biarritz.

CERCLES

— Recus, hier, comme membres permanents du Jockey-Club :

Le vicomte de Bertier de Sauvigny, sous-lieutenant au 5^e dragons, présenté par le comte de Bertier de Sauvigny et le vicomte Louis de La Panouse ; — Le comte du Pontavice de Heussey, lieutenant-colonel d'artillerie, attaché militaire à Londres, présenté par le général marquis d'Espouilles et le prince Auguste d'Arenberg ; — Le comte de La Ferronnays, sous-lieutenant au 2^e cuirassiers, présenté par le général vicomte de Kerdel et le marquis de Chabillan.

MARIAGES

— Le comte Robert de Bourbonloup, maréchal de la Cour de Bulgarie, est fiancé à Mme Malézieux, une riche propriétaire de l'Aisne. Le mariage arrivera dans quelques jours à Paris, où le mariage sera célébré dans les premiers jours du prochain mois.

— On nous annonce, de Bruxelles, les fiançailles : — Du comte Joseph du Parc avec Mlle Marguerite de Grunne, fille aînée du comte et de la comtesse Hémicourt de Grunne, née Oert de Thieusies ; — Du comte Ferdinand d'Oultremont avec Mlle de Theux de Monjardin.

SUR LA COTE D'AZUR

— La reine d'Angleterre s'est rendue hier à Bordighera, pour déjeuner avec l'impératrice Frédéric, le duc et la duchesse de Connaught, la princesse Victoria de Slesvig-Holstein et la princesse Charles de Danemark.

— A son retour à Cimiez, la Reine a reçu la visite du prince et de la princesse de Grèce, et a fait ensuite une promenade au Ray. Elle a dîné ensuite avec le commandant du *Surprise*.

— De Monte-Carlo : Très élégant dîner, avant-hier, au restaurant Ciro's. Parmi les convives :

Grande-duchesse de Mecklenbourg-Schwerin, grand-duc Nicolas Mickhalovitch, grand-duc Michel, comte W. Mendricoff, M. de Brumer, colonel des chevaliers-gardes, miss Morier, fille de l'ancien ambassadeur d'Angleterre à Saint-Petersbourg, comte Voos, etc.

Le grand-duc Nicolas partira prochainement pour reprendre, à Tiflis, le commandement des grenadiers du Caucase.

CHARITÉ

— Un concert de charité, au profit du patronage Notre-Dame-de-la-Salette, aura lieu jeudi prochain, à huit heures du soir, dans les salons de Mme Louis Desgenettes, 17, rue Demours, sous la présidence d'honneur de Mme la comtesse d'Eu. Au programme : des œuvres de J.-S. Bach, Wagner, Berlioz, Gluck, Gounod, Saint-Saëns, Massenet et G. Fauré exécutées par Mme Louis Desgenettes, comtesse de Fontenailles, MM. Louis Desgenettes, Varambrot, chœurs et l'orchestre dirigé par M. Paul Vidal.

Prix du billet : 20 francs.

— La Société de patronage du neuvième arrondissement organise, pour mardi, mercredi et jeudi prochains, une vente de charité suivie d'une tombola qui sera tirée le jeudi 23 mars, à huit heures du soir, dans la salle des fêtes de la mairie, rue Drouot, où aura lieu la vente. On peut se procurer à la mairie des billets de tombola, dont le prix est 50 centimes.

DEUIL

— En l'église Saint-Antoine-de-Padoue, 8, rue Puteaux, Batignolles, on célébrera mercredi prochain, à dix heures, un service solennel pour le repos de Mgr Clari, nonce apostolique.

— Mercredi prochain, à dix heures, on célébrera, à Saint-Thomas-d'Aquin, un service de charité en l'honneur de M. l'abbé Ravallin, l'ancien curé, dont on n'a pas oublié la conduite énergique pendant la Commune.

— Nous apprenons la mort : — De M. d'Aigneux d'Orville, décédé à l'âge de 66 ans. Le défunt était le cousin du comte G. d'Adhemar et du marquis de Polignac ; — De M. Ch. Collet, ancien ingénieur en chef, expert près le Tribunal de commerce de la Seine, décédé à l'âge de 66 ans ; — Du docteur Morgon, ancien médecin militaire, décédé à Saint-Germain-en-Laye, à l'âge de 84 ans. Le défunt était le père du capitaine Morgon, instructeur aux chasseurs à Vendôme ; — De M. Louis Isaac, un Lillois, qui avait renouvelé l'industrie du tulle et de la dentelle à Lyon, où il est décédé ; — Du baron de Dreyfus, décédé à Munich, à l'âge de 59 ans. Originaire de Mulhouse, le défunt était apparenté avec toute la famille de l'ex-capitaine Dreyfus ; — De M. Joseph Ménil, le propriétaire de la *Tribune* , de Chicago, décédé à cette ville à l'âge de 62 ans ; — De M. Emily Fish, belle-fille de M. Fish, ancien secrétaire d'Etat, décédé à Washington à l'âge de 40 ans ; — De M. du Verger de Givry, décédé au château de Saint-Gilles, à Pont-Lévy, à l'âge de 34 ans ; — Du docteur Gibert, membre correspondant de l'Académie de médecine, médecin en chef des épidémies pour l'arrondissement du Havre, décédé en cette ville, à l'âge de 70 ans. Le défunt était le président de la section havraise de la Ligue des Droits de l'homme.

Ferrari.

LE CORPS DIPLOMATIQUE

A L'ÉLYSÉE

La réception du corps diplomatique par le Président de la République, qui avait été ajournée en raison de la mort de Mgr Clari, nonce apostolique, a eu lieu hier après midi, à trois heures, au palais de l'Élysée.

Les membres du corps diplomatique ont présenté à M. Loubet, à l'occasion de son élection à la présidence de la République, leurs hommages et ils lui ont transmis les félicitations de leurs gouvernements respectifs.

Tous les ambassadeurs et ministres plénipotentiaires accrédités en France avaient tenu à assister à cette réception. L'ambassadeur d'Angleterre, auquel son état de santé ne permit pas encore de quitter la chambre, s'était fait excuser, ainsi que l'ambassadeur d'Allemagne qui est actuellement à Cannes, et qui, d'ailleurs, avait été reçu, en audience particulière, par le Président de la République, quelques jours avant son départ de Paris.

La réception a eu lieu dans la grande salle des fêtes du Palais.

Le Président de la République avait à ses côtés MM. Charles Dupuy, président du Conseil, et Delcassé, ministre des

affaires étrangères ; derrière lui se tenaient le général Bailloud, secrétaire général de la présidence, et les officiers de sa maison militaire, MM. Combarieu, directeur du cabinet civil ; Roussel, sous-directeur, et Poulet, chef du secrétariat particulier.

Le comte de Wolkenstein-Trotsburg, ambassadeur d'Autriche-Hongrie, en présentant le corps diplomatique au chef de l'Etat, a prononcé l'allocution suivante :

Monsieur le Président,

Par suite de la mort de l'éminent prélat à qui la haute mission était confiée de représenter le Saint-Siège apostolique près le gouvernement de la République française, et qui, bien qu'il eût été depuis deux ans à l'écart de la France, n'y comptait que de respectueuses sympathies, et en l'absence de M. l'ambassadeur d'Allemagne, j'ai l'honneur de vous présenter, monsieur le Président, le corps diplomatique accrédité auprès du gouvernement français.

Fidèles interprètes des sentiments qui unissent les souverains, les chefs d'Etat et les nations que nous avons l'insigne honneur de représenter, nous venons vous apporter, monsieur le Président, à l'occasion de votre élévation à la première magistrature de la République, nos félicitations et nos respectueux hommages. Les vœux que nous formons, en cette circonstance, et pour la prospérité de la France et pour le bonheur personnel du chef de l'Etat, sont aussi ardents que sincères.

Nous ne saurions, en effet, oublier le rôle si grand, si élevé, que joue la France dans l'histoire du genre humain, et c'est avec un surcroît de confiance que nous envisageons l'avenir, car le peuple français vient de donner de nouvelles preuves de son inaltérable attachement aux œuvres de la paix et du progrès.

Comment, de plus, ne pas se souvenir que le peuple français est occupé, en ce moment, à préparer ce grand concours international auquel la France a convié le monde civilisé et que je me permettrai d'appeler les « gages » de notre temps.

Un honneur d'Etat des plus autorisés s'est servi naguère pour caractériser la personnalité politique de M. le Président de la République de la formule : « Personne ne fut, au fauteuil présidentiel du Sénat, plus digne ni plus expert que lui. »

Je crois bien remplir le mandat dont mes collègues se sont plu à m'investir aujourd'hui en vous priant, monsieur le Président, de m'autoriser à souligner ici la caractéristique que je viens de reproduire.

Monsieur le Président, je ne saurais dissimuler que les sentiments dont j'ai l'honneur de vous offrir l'expression, ne sont, à coup sûr, pas exempts de grandes tristesses. Nos souvenirs se reportent forcément à celui qui, par ses précédentes, qui a présidé avec tant de distinction aux destinées de la France et dont la voix puissante et aimable nous a adressés, en cette même enceinte, des paroles graves ineffaçablement dans notre mémoire.

M. le Président de la République a répondu en ces termes :

Monsieur l'ambassadeur,

En accueillant les vœux si cordiaux dont j'ai hâte de vous remercier, je ne puis pourtant m'empêcher de constater tout d'abord, comme vous venez de le faire vous-même, combien est douloureuse le concours des circonstances par suite desquelles nous sommes amenés aujourd'hui à échanger l'expression de nos sentiments. Il a fallu un peu de jours de distance le représentant du Saint-Siège, qui remplissait avec tant de distinction ses fonctions de doyen du corps diplomatique, fut frappé d'une mort presque aussi soudaine que l'éminent chef de l'Etat dont l'Assemblée nationale m'a appelé à recueillir les pouvoirs.

Vous et vos collègues, monsieur l'ambassadeur, avez apporté ici vos témoignages exceptionnellement touchants de l'émotion qui vous a unis au deuil de la France.

Laissez-moi vous assurer, à mon tour, de la part personnelle que je prends, avec le gouvernement de la République, à la perte cruelle que vous avez faite en la personne de Mgr le nonce apostolique.

Mon prédécesseur s'était donné pour tâche de faire aimer et respecter la France. Sa dignité et sa bonne grâce l'y aidèrent, et sa mort même, semble-t-il, a complété l'œuvre de toute sa vie, puisque les regrets accordés à sa mémoire ont pris, dans les manifestations du monde entier, la forme d'une émouvante et affectueuse participation à la douleur de son pays.

Sous l'impression profonde des gages que la France a reçus de la sympathie de tant de souverains et de chefs d'Etat, il m'est facile de répondre avec la plus sincère réciprocité aux sentiments dont vous voulez bien me donner en ce jour une nouvelle assurance et que je vous suis gré d'avoir si amicalement formulés.

Associés présentement dans de communes tristesses, comment ne le serions-nous pas encore, l'année prochaine, mais pleins d'espoir et de confiance dans l'œuvre collective qui témoignera du prodigieux essor de l'industrie, de la science et des arts.

Déjà toutes les nations s'efforcent à répondre dignement à la convocation de la France. Ce sera l'honneur de nos pays d'avoir provoqué ce concours pacifique et bienfaisant ; ce sera celui de notre carrière à chacun, j'en suis certain, de nous avoir aidés à faire tourner cette noble émulation des travailleurs au profit d'un plus intime rapprochement entre les peuples.

Le Président de la République s'est en

treintenté successivement avec cha-

que des chefs de mission présents, qui

lui ont respectivement présenté le per-

sonnel de leur ambassade ou légation.

André Nèdo.

A l'Étranger

NOUVELLES

ANGLETERRE

UNE FÊTE FRANÇAISE

Londres, 18 mars. — La distribution des prix du concours annuel organisé par la Société des professeurs de français a eu lieu aujourd'hui, au Mansion House, sous la présidence du lord maire sir John Moore.

L'ambassadeur de France y assistait, accompagné de MM. Daeschner, Manneville et Kassinat à cette solennité.

Après un discours de M. Pettileau, président de la Société, qui a annoncé que sir Edmund Monson avait accepté de faire partie du Comité d'honneur de la Société, et après la distribution des prix, le lord-maire a dit le plaisir que lui causait la présence de M. Cambon et a ajouté que les Français étaient et seraient toujours les bienvenus au Mansion House.

M. Cambon a pris la parole pour remercier le lord-maire de son excellent accueil et a exprimé l'espoir qu'unies d'amitié, l'Angleterre et la France, comme par le passé, marcheraient ensemble à la tête de la civilisation et du progrès. — P. VILLARS.

ALLEMAGNE

DERNIERS ÉCHOS DE LA CRISE

Berlin, 18 mars. — L'Allemagne vient de traverser une crise grave. Une fois de plus, la volonté de l'Empereur s'est heurtée à celle du peuple. Deux vieillards, le prince de Hohenlohe, le roi de Saxe, deux sages, ont détourné le conflit menaçant et assuré la paix

intérieure de l'Allemagne. L'un, ancien paladin de Guillaume I^{er}, vint, sur la fin de ses jours, son royaume rongé plus que tout autre par le socialisme. Le Saxe est le seul pays d'Allemagne où les socialistes se trouvent en majorité. Le roi a fait une catastrophe et, pour l'éviter, a su faire parler, par son représentant à Berlin, le langage de la raison avec énergie. L'autre, le prince de Hohenlohe, est brisé par l'âge. Il songe au repos. Il a voulu que son dernier acte de gouvernement fût un acte de sagesse.

Presque toujours debout, pendant les débats, à droite de la tribune, vouté, recroquevillé sur lui-même, la tête penchée sur l'épaule, il évoquait de façon irrésistible l'idée d'un oiseau malade. Et cet homme, qui est presque une ombre tant il paraît chétif, menu, fatigué, par un effort suprême de volonté, de sa voix grêle, sèche, un peu chevrotante, a défendu les intérêts de l'Empire contre le Reichstag et contre les impulsions fougueuses de son maître tout à la fois. Il a triomphé du pouvoir occulte de ce redoutable cabinet militaire, qui agit dans l'ombre, prêchant sans cesse, et peut-être avec raison, la croisade définitive, la lutte sans merci contre le socialisme, contre le suffrage universel.

Car les 7,000 hommes n'étaient qu'un prétexte. Personne n'en doute ici. Il s'agissait d'intérêts autrement grands, de risquer la grande bataille électorale sur une question de patriotisme, d'arracher à la nation un Reichstag assez docile pour reviser la Constitution.

La minute d'hésitation a paru très longue, l'attente a été angoissante. Si une réaction pouvait s'ensuivre, mais aussi la révolution.

Les conseillers responsables de l'Empereur ont jugé avec raison que le prétexte était trop mince pour un pas aussi décisif. — Ch. BONNEFON.

RUSSIE

ÉLOGE DE M. LOUBET

Saint-Petersbourg, 18 mars. — Les *Novosti* commentent dans les termes les plus flatteurs l'élection du Président Loubet, constatant qu'il a su inspirer en peu de temps un sentiment général de confiance, en se montrant tant à l'égard des Russes qu'à l'égard des Français.

Le journal exprime la conviction que M. Loubet rendra bientôt à la France la tranquillité publique dont elle a besoin, ainsi que la pleine possession de ses forces, paralysées par les événements perturbateurs des deux dernières années.

BULGARIE

DISSOLUTION DE LA SOBRANIE

Sofia, 18 mars. — Le prince de Bulgarie a signé hier un décret prononçant la dissolution de la Sobranie.

Les nouvelles élections sont fixées au 7 mai.

ITALIE

UN DISCOURS DE L'AMIRAL CANEVARO

Rome, 18 mars. — Au sujet de la politique suivie par les gouvernements en Chine, l'amiral Canearo s'est exprimé ainsi au Sénat :

Les Anglais vont en Chine et cherchent à y arrêter leurs possessions. Si nous sommes en Chine, comme les Anglais, cherchant à obtenir de leur commerce, nous croyons être utile au pays ; nous intéressés en Chine, nous sommes intéressés dans ces dernières années. Le Parlement a voulu voter une allocation suffisante sur le budget de la marine pour maintenir en Chine la division navale. Celle-ci ne serait pas aujourd'hui en Chine dans les mêmes conditions que les forces navales des autres nations, parce que les conditions sont changées.

La nécessité d'un port de refuge

Les ports chinois sont presque tous entièrement occupés par des nations étrangères et ayant des stations de charbon. Si les puissances européennes se déclaraient neutres dans une guerre où nous serions engagés, nos navires ne trouveraient pas un lieu d'approvisionnement de charbon et de vivres.

En cas de conflit, notre division navale serait complètement perdue. C'est pourquoi nous avons cru sage de nous procurer une station navale. Nous avons obtenu des concessions pour obtenir la baie de San-Mun, répondant bien au but que nous poursuivons et aussi pour obtenir partiellement d'autres avantages pouvant nous maintenir la voie ouverte dans l'avenir sans nous engager dans des entreprises militaires.

L'amiral Canearo réfute l'accusation de n'avoir pas préparé le terrain. Il a été, dit-il, au contraire préparé avec beaucoup de prévoyance. Il était pas facile d'arriver à ces concessions, toutes les nations ont fait leur nid en Chine, et vouloir s'y introduire pouvait troubler les intérêts de toutes nations européennes. Il importait donc de nous rendre maîtres de nous efforcer de ne froisser aucun de ces intérêts, un froissement pouvant se répercuter en Europe.

L'amiral Canearo retrace l'histoire de l'affaire. Il ajoute :

L'Angleterre et l'ultimatum

Tous savent par les déclarations faites au Parlement britannique que l'Angleterre, approuvant notre initiative, nous a pris de ne pas employer la force car elle nous avait dit d'être modérés, les poudres en Extrême-Orient et en Europe. Nous devions d'autant plus seconder les désirs de l'Angleterre que nos objectifs non seulement n'étaient pas contraires à ceux que nous avions pour nous-mêmes, mais qu'ils étaient les mêmes.

Devant l'offense, nous nous sommes dégarés de nos obligations.

La Chine devait de toute façon nous donner satisfaction. Nous ordonnâmes à M. de Martino d'obtenir satisfaction dans un délai fixe. L'Angleterre s'entendit alors afin que satisfaction nous fut donnée et nous suspendîmes tout acte de guerre et tout mouvement militaire, confiants que l'action amicale de l'Angleterre produirait de bons résultats. Survint l'incident connu. Pendant que nous avions télégraphié de l'urgence la présentation de l'ultimatum, l'ambassadeur d'Angleterre nous demanda une nouvelle de l'agence officielle anglaise annonçant que la présentation de l'ultimatum avait été faite exactement. Nous n'hésitâmes pas à la démentir formellement.

Les ordres du gouvernement étaient catégoriques, puisque nous nous étions engagés à ne reprendre notre liberté d'action que si la satisfaction nous était donnée. Nous nous efforçâmes par l'intermédiaire de sir Claude Mac Donald.

L'amiral Canearo poursuit :

Désaveu de M. de Martino

Après que nous avions démenti pendant toute la journée la nouvelle de source officielle anglaise, nous reçûmes à onze heures du soir un télégramme de M. de Martino, annonçant qu'il avait effectivement présenté un ultimatum le soir précédent ; nous ne pouvions pas hésiter et, sans aucune pression, uniquement par loyauté et correction, nous résolûmes de désavouer M. de Martino, lui ordonnant de remettre la légation à sir Claude Macdonald et à venir en Italie expliquer sa conduite.

Notre acte prompt et résolu continua à remettre les négociations en bonne voie vis-à-vis de l'Angleterre et de la Chine. Evénement M. de Martino, après qu'il avait été désavoué, ne pouvait pas rester ultérieurement en Chine. De toute façon, une enquête éclaircirait les choses.

Il faut certainement attendre à ce que la Chine résiste encore, mais l'amiral Canearo espère pouvoir mener à bonne fin les négociations sans avoir besoin d'employer la violence. Il faut plutôt de la patience et une attention vigilante.

L'amiral Canearo espère que le Sénat aura confiance dans le gouvernement qui sent de son côté qu'il se trouve dans une voie sûre. (Approbations.)

Après une brève réplique de M. Campo Real et des déclarations de MM. Odolcolchi et Pierantoni, hostiles à l'action de l'Italie en Chine, l'incident est clos et la séance est levée.

ÉTATS-UNIS

LA SIGNATURE DU TRAITÉ HISPANO-AMÉRICAIN

Washington, 18 mars. — Une dépêche de Manille annonce

à celle de l'Angleterre; mais il veut que, dans la comparaison, on tienne compte de notre armée et il la dit en excellents termes.

M. Raiberti. — M. le ministre disait hier que la liberté des mers était nécessaire à la France en cas de conflit. Elle est surtout nécessaire en cas de guerre continentale.

En cas de guerre maritime, il lui serait toujours possible de faire venir par les ports neutres les produits dont elle a besoin.

La comparaison qu'on a faite entre la flotte anglaise et la flotte française ne me paraît pas juste, parce qu'on a comparé des éléments qui ne sont pas comparables.

Ce qu'il faut mettre en relief, c'est la puissance offensive et défensive des deux pays.

La puissance offensive et défensive de l'Angleterre est dans sa flotte. Pour la France, elle est dans ses armées de terre et de mer qu'il ne faut jamais séparer. De quelque côté que vienne l'assailant, on doit se dire qu'il ne se heurtera pas à l'une ou l'autre de ces armées, mais à ce bloc formidable qui est la France. (Très bien! très bien!)

Je veux examiner, dans l'hypothèse d'une guerre maritime, ce que les autres pourraient contre nous et ce que nous pourrions contre eux.

Je ne parle ni de la guerre industrielle, ni de la guerre d'escadre.

Quel mal l'Angleterre, par exemple, pourrait-elle nous faire?

La question est certainement intéressante. L'orateur l'a traitée en détail avec cette fermeté de bon sens qui commence à devenir chez nous une qualité très originale. Notre flotte de commerce était infiniment plus faible que celle de l'Angleterre, « son champ de vulnérabilité n'est pas comparable ». Nous avons deux points vulnérables, nos côtes et nos colonies; il faut les défendre sur terre.

Il ne s'agit donc pas d'un duel entre deux flottes. C'est la lutte entre la mer et la terre. La France attend l'ennemi sur l'élément où elle est la plus forte. Il faut qu'elle y soit invincible. Depuis vingt ans le Parlement a consenti tous les sacrifices. Si nous ne sommes pas prêts, ce n'est pas la faute du pays, c'est la faute du Gouvernement. (Très bien! très bien!)

La défense des côtes est-elle organisée de telle sorte que nous soyons en état de résister à l'attaque de l'ennemi?

M. le ministre disait hier dans quel état déplorable, il avait trouvé l'armement des côtes. Il ajoutait que le mal était aujourd'hui réparé. Je me permets d'en douter.

Que pouvons-nous craindre sur nos côtes? Un débarquement ou un bombardement.

L'écarter l'hypothèse d'un débarquement. Loin de le craindre, nous devrions plutôt le souhaiter. L'armée nationale n'aurait pas besoin de concentrer tous ses efforts pour détruire les troupes de débarquement qui auraient violé notre frontière de mer.

Dans l'hypothèse d'un bombardement, il y a des points qu'il est inutile de défendre; d'autres qu'il est dangereux de défendre; d'autres qu'il est essentiel de fortifier.

En un mot, si j'ai bien compris le système — très judicieux — de M. Raiberti, l'Angleterre n'est une île qui doit se défendre sur mer; la France est un morceau de continent qui, comme le géant de la fable, trouvera force et vigueur en s'accrochant à la terre, et en se fiant surtout à son armée continentale. Malheureusement, elle se réduit ainsi à la défensive et se résigne à un moindre dommage.

Je ne puis suivre M. Raiberti dans tous les développements qu'il a donnés à son discours; mais je suis frappé de l'unité qu'il a su y mettre.

Partout il y répète, il y crie, comme les soldats d'Antoine après Actium: « Rends-nous la terre, mon général! » Il ne veut pas des fameuses murailles de bois de Thémistocle; il est exactement dans le même état d'esprit que Napoléon après Aboukir et Trafalgar. A-t-il tort? A-t-il raison? Je n'en sais rien; mais il a une idée, il a un plan. Je voudrais être sûr que nos ministres et nos amiraux en ont un, car, malgré la défaveur qui, depuis Benedek et Trochu, s'attache aux plans, c'est la moitié de la victoire. Sous ce rapport, le discours de Raiberti est à lire et à méditer.

L'amiral Rieuher, député de la Charente-Inférieure, a vivement attaqué M. Lockroy. Il lui a reproché son discours de l'année dernière, « tout rempli de critiques faciles et vaines. Aujourd'hui que M. Lockroy est au pouvoir, il faut croire que tout est pour le mieux puisqu'il ne propose rien. Il a commis des actes scandaleux de favoritisme et même de simonie. »

La gauche proteste, mais l'amiral lâche bordée sur bordée. Il jure que « la marine française a toujours son devoir parce qu'elle aime la France avant tout ». Un interrupteur, M. Magnié, qui perd rarement l'occasion de glisser, dans un débat sérieux, une phrase latérale, lui reproche de n'avoir pas assuré, lorsqu'il était ministre, la défense de nos côtes. L'amiral répond que cela regarde le département de la guerre, ce qui est vrai, puis il retombe à bras raccourcis sur M. Lockroy « qui recherche l'approbation bruyante d'un petit groupe de stipendiés et de thuriferaires, et dont les discours déconsidèrent la marine française à l'étranger. »

Ici M. Deschanel l'arrête et il retire le mot, mais ses ressentiments continuent à se donner carrière. Selon lui, il n'est pas possible de prendre au sérieux le programme de la nouvelle école. M. Lockroy a beau lui opposer des trésors de philosophie, sa colère tourne à la fureur et il se venge des interruptions par des provocations nouvelles, auxquelles répondent les plus désolantes apostrophes. Enfin, vers sept heures, sur un appel désespéré de M. Paul Deschanel, il avoue qu'il en a encore pour une heure et demie. Un formidable cri de terreur s'élève de toutes les banquettes et la séance est renvoyée à lundi matin, dix heures. Je souhaite que M. l'amiral Rieuher donne un jour aux Français autant de tablature qu'à ses collègues.

Pas-Perdus.

Autour des Chambres

Les vacances. — Une augmentation injustifiée. — Un gouvernement qui gouverne.

Comme il est absolument certain que la Chambre n'en aura pas fin avant deux ou trois mois avec la loi de finances; comme il est plus certain encore que le ministère désire que le débat budgétaire se prolonge et encourage sous main les metteurs de bâtons dans les roues, nos excellents députés ne voient aucune raison de reculer la date des vacances. Ils s'apprêtent à fêter dans le courant de la semaine prochaine et lorsqu'on les laque sur cette inexplicable terreur que le surmenage leur inspire, ils répondent sans bassesse honte: « Il ne suffit pas de bien manger, de bien boire, de bien dormir, il faut aussi se reposer. »

Le gouvernement partage cette manière de voir et les pousse amicalement dehors par les épaules; qu'ils parlent vite, qu'ils reviennent le plus tard possible et tout ira bien. Nous ne sommes pas au bout des douzièmes provisoires; nous en avons encore neuf sur la planche, et lorsque se lèvera l'aurore de 1900, nous en aurons douze autres. M. Naquet a dit un jour: « La République est un provisoire perpétuel; » pour quoi n'en serait-il pas de même du budget de la République?

Cependant, quelques députés inclinent à mêler un peu de définitif à ce provisoire. Ce n'est pas qu'ils se préoccupent outre mesure de faire de l'ordre avec le désordre financier; non, mais ils craignent qu'un trop éclatant aveu d'impuissance, qu'un tel étalage d'incohérence ne finissent par nuire à une petite combinaison des intérêts, à cette porte de neuf à quinze mille francs l'immédiat parlementaire. Les contribuables, qui travaillent, trouveront excessif d'augmenter les appointements de gajards qui ne font rien.

D'autres représentants, qu'anime l'esprit d'un autre âge, versent des pleurs sur le lamentable spectacle que la Chambre donne au pays. Ils estiment qu'il faut remplacer la vieille machine aux ressorts faussés; le mot révision revient sur leurs lèvres comme un refrain; un énergique « il faut en finir » termine les lamentations de ces Jérémiades.

Il faut en finir, assurément et la révision peut être un bon remède. En attendant qu'on l'applique, on pourrait toujours essayer d'avoir un gouvernement qui gouverne ou même, pour ne pas demander l'impossible, un gouvernement qui fasse voter le budget.

Paul Bosq.

NOTES D'UN PARISIEN

En France, nous aimons bien la liberté, mais c'est notre liberté à nous, pas celle des autres. Nous nous méfions volontiers des affaires du voisin, et nous détestons que le voisin en fasse autant à notre égard. Les pouvoirs publics, surtout, ont la manie de tout régler, de tout régenter. Ils croient bien faire, et ils font mal; ils veulent mettre de l'ordre, et, le plus souvent, ils n'apportent que du désordre.

C'est ainsi que le Conseil municipal s'est mis en tête, dernièrement, de procéder à une nouvelle « réglementation » des terrasses et des étalages. Y a-t-il un mot plus barbare que ce mot de réglementation? Il a été décidé qu'on enlèverait les étalages à partir de huit heures du soir, dans la semaine, et à partir de midi, le dimanche.

La-dessus, les protestations ont été de toutes parts; les petits boutiquiers sont furieux; dans leur quartier on prend parti pour eux, et voilà notre Conseil municipal bien embarrassé.

Il s'en tire en disant que ses intentions étaient pures. Ce qu'il en faisait était pour donner satisfaction aux employés, qui auraient eu ainsi une demi-journée de repos par semaine. Mais, vraisemblablement, durant cette demi-journée, ces employés n'auraient pas été payés, et il y en a qui n'aiment pas cela du tout. Beaucoup préfèrent gagner de l'argent en travaillant, que ne rien gagner en se reposant. Et ainsi ce pauvre Conseil municipal n'a contenté personne. Il en est toujours ainsi chaque fois qu'on veut faire trop de zèle. Laissez donc les gens régler entre eux leurs intérêts, ne vous foutez pas la où vous n'avez que faire, et perdez donc cette habitude de toujours attraper des coups pour vouloir séparer Sganarelle et sa femme!...

LE

MOUVEMENT JUDICIAIRE

Le mouvement judiciaire qui a paru hier matin au *Journal officiel* témoigne, de la part de M. le garde des sceaux Lebreton et de son distingué collaborateur, M. Millard, directeur du personnel, du désir de maintenir dans le personnel judiciaire les règles de la hiérarchie et de l'ancienneté, qui y ont été trop souvent négligées.

Ce mouvement sera, à ce point de vue, très bien accueilli par les magistrats de carrière, si fréquemment découragés en présence de certains avancements trop rapides dus à la faveur bien plus qu'au mérite.

S'il est un personnel, en effet, où la faveur ne devrait jouer aucun rôle, c'est bien le personnel judiciaire. Il n'en est pas ainsi, malheureusement, et il est bien difficile, avec nos mœurs politiques, qu'il en soit ainsi; mais il n'en faut pas moins restreindre, autant que possible, cette plaie du favoritisme, et il lui doit savoir gré aux ministres qui s'y emploient de leur mieux. Le dernier mouvement échappe, à cet égard, à toute critique, et l'on en peut juger par des nominations comme celle de M. Pouget, président de Chambre à la Cour d'appel de Pau, dont l'élevation au poste de premier président de cette même Cour est le couronnement de toute une longue carrière.

M. Pouget, en effet, aujourd'hui âgé de soixante-quatre ans, a débuté dans la magistrature en 1862 comme juge de paix à Orléans. Il fut successivement substitué dans cette ville, substitué à Alger, procureur à Mostaganem, à Orléans, au Mans, à Villefranche, à Tarbes; avocat général, puis conseiller à Pau, président de Chambre à Montpellier, et nommé ensuite à cette même qualité à Pau, où il vient d'être promu premier président.

Il est bien certain que c'est un grand encouragement pour tous les magistrats, quelque modestes que soient leurs débuts, de se dire qu'on peut, de juge de paix, devenir un jour premier président. C'est un peu la situation du soldat qui porte dans sa giberne le bâton de maréchal de France.

Cette nomination, qui est la plus importante du mouvement, en est, en même temps, la plus caractéristique, et elle suffit à lui donner sa véritable signification. Elle se complète par d'autres avancements qui sont également très hiérarchiques, qui portent sur des ressorts un peu négligés jusqu'ici, et qui satisfont, dans une mesure très équitable, le choix et l'ancienneté.

Une autre remarque qu'on n'aura pas manqué de faire, à la lecture du *Journal officiel*, c'est l'heureuse tendance qui s'y manifeste à fusionner de plus en plus la magistrature coloniale et la magistrature métropolitaine, et à ne pas faire deux

branches toujours séparées, et même opposées. M. Dubreuil, procureur général à Tananarive, est nommé président de Chambre à Pau; M. Leclerc, juge à Tunis, est nommé conseiller à Besançon; M. Boudin, conseiller à Alger, permutent entre eux. Ce sont là des échanges-croisés qui favorisent le plus possible, et qui maintiennent à notre magistrature une unité, une homogénéité très désirables.

Enfin, il faut féliciter M. Lebreton de n'avoir pas pourvu, dans ce mouvement, à la vacance qui existe actuellement à la Cour de cassation. On devine sans peine les raisons de ce retard. A l'heure où toutes les Chambres réunies de la Cour suprême ont à juger l'affaire Dreyfus, la nomination d'un conseiller aurait immédiatement pris les proportions d'un événement. Le choix, quel qu'il fût, aurait été épluché, passé au crible, et dans un sens ou dans l'autre, il n'aurait pas manqué d'être attaqué.

La garde des sceaux l'a parfaitement compris, et il a renvoyé cette nomination jusqu'après le jugement du procès en révision. Il y faut voir le désir très louable d'échapper à tout soupçon d'ingérence dans l'affaire en cours, et, par là encore, le mouvement doit être approuvé par tous ceux qui veulent tenir la magistrature à l'écart et au-dessus des partis.

Un vieux magistrat.

BOITE AUX LETTRES

Neuilly, le 18 mars 1899.

Monsieur le Rédacteur en chef,

Il y aurait une grande indécision à abuser de l'hospitalité que vous m'avez donnée par *le Figaro*, et je ne la mettrais certainement pas si, à mon grand regret, je n'étais encore obligé de vous demander l'insertion de ces quelques lignes.

En laissant sans réponse la lettre que j'ai lue tout à l'heure dans *le Figaro*, sous la signature de M. Clemenceau, je laisserais subsister un équivoque qu'il m'importe, au contraire, de faire disparaître complètement.

M. Clemenceau a jugé opportun de lire les quelques lignes de remerciement qu'à une époque déjà lointaine j'adressais à M. Urbain Gohier; mais il ne dit pas à quelle occasion, et c'est ce qu'il importe de faire connaître.

M. Urbain Gohier était alors rédacteur au *Soleil*. Dans un compte rendu, il émit une appréciation bienveillante sur un ouvrage que je venais de faire paraître.

Je l'en remerciai et c'était tout naturel. Mais cela n'explique pas le moins du monde la citation de mon nom dans des débats qui me sont complètement étrangers, et j'ajoute que le mot passage de la plume de M. Clemenceau, en ce qui me concerne, aussi bien d'ailleurs que les lignes de sa lettre d'hier, semblent me faire prendre parti pour la campagne de M. Gohier contre l'armée.

C'est contre cette interprétation possible que j'ai protesté et que je proteste encore avec la plus grande énergie.

Aggréé, monsieur le Rédacteur en chef, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

Général F. DU BARAIL.

Explosion à l'Ecole de pyrotechnie

(Par dépêche de notre correspondant particulier) Bourges, 18 mars.

Une explosion s'est produite ce matin à l'Ecole centrale de pyrotechnie, au même endroit que celle de lundi. L'émotion a été d'autant plus vive que l'on a, cette fois, plusieurs morts à déplorer, et que des ouvriers sont grièvement blessés.

C'est à l'atelier de chargement et de presse numéro 3, annexe de la Pyrotechnie, situé entre les points 700 et 1000, dans le polygone de l'artillerie, que l'explosion s'est produite. Huit ouvriers civils étaient occupés au chargement des obus dont douze étaient soumis à la compression, dans l'atelier voisin. Cette opération, fort dangereuse, a lieu mécaniquement derrière une sorte de blindage, de sorte qu'en cas d'accident les ouvriers n'ont presque rien à redouter. Dans l'atelier de chargement, déposés dans une caisse roulant sur rails et formant wagonnet, étaient douze autres obus chargés, qui attendaient le moment d'être soumis à l'opération de la compression. C'est un de ces obus, dont, semblait-il, on n'avait rien à redouter, qui, sans cause apparente, a fait explosion, faisant sauter les onze autres. Ces obus, du système Robin de 76 millimètres, sont des obus de campagne, tout petits par conséquent. Le bruit de l'explosion n'a donc pas été aussi terrible que lundi, mais ses conséquences ont été horribles.

Pour expliquer ces effets meurtriers, il faut dire que les douze obus, chargés de poudre noire — la fameuse poudre de Toulon — renfermaient, en outre, un grand nombre de balles. Tout fut criblé dans l'atelier dont, cependant, les murs résistèrent. La toiture fut arrachée, les vitres brisées, la presse cassée. Les ateliers d'alentour furent profondément secoués. Une panique assez vive s'empara du personnel, puis, lorsqu'on vit qu'il n'y avait plus de danger, on se porta au secours des blessés.

Hélas! on ne devait pas relever que des blessés. Un affreux spectacle s'offrit aux camarades qui entrèrent dans l'atelier. Ce n'étaient que gémissements! Et partout du sang, des lambeaux de chair et des vêtements déchiquetés... Sur huit ouvriers, deux n'étaient que contusionnés, mais les six autres étaient dans un état pitoyable. L'un d'eux, outre plusieurs autres blessures, avait la tête écrasée. Un autre était littéralement partagé en deux, la poitrine et le ventre ouverts. Un troisième a une cuisse emportée. Les blessures des trois autres victimes ne sont guère moins terribles.

Les nommés Decroix et Moreau ont été tués sur le coup. Decroix avait été frappé à l'occiput de la tête, et Moreau à la nuque. Le corps de Decroix a été transporté à la Morgue, aux fins d'autopsie.

Il règne depuis quelques jours une épidémie de grippe et d'influenza qui fait de nombreuses victimes; c'est donc le moment de se rappeler que pour se guérir et se préserver de la grippe, de l'influenza, des rhumes, toux et bronchites, il suffit de prendre, à chaque repas, deux Gouttes Livoniennes de Trouette-Perret. Nul médicament ne compte plus de succès. Se vend 3 francs le flacon dans toutes les bonnes pharmacies. Bien exiger, pour avoir le vrai produit, les mots Gouttes Livoniennes de Trouette-Perret imprimés sur chaque flacon.

Nouvelles Diverses

LA CHARITÉ

Nous avons reçu de Mme E. B. pour Mme Devèze, la mère des trois petites jumelles: 20 francs.

Henri Hamois.

Nous aurions voulu ne plus rien demander à nos charitables lecteurs. Mais on nous signale de navrantes misères et nous n'avons pas le courage de répondre par un refus à l'appel qui nous est fait.

Parlons donc de la situation vraiment digne d'intérêt de la famille Keurlars, 64, rue Jean-Jacques-Rousseau. Par suite de la maladie du père et de la fille aînée, exerçant tous deux le métier de tailleur, la misère est entrée dans cette famille, qui compte, avec la mère, quatre jeunes enfants. On doit au propriétaire, au boulanger...

Ces gens sont sobres, honnêtes, point mendiants. Ils luttent courageusement contre la misère qui les accable. Un secours passager, les sortant d'embarras, leur donnerait le temps de reprendre leur travail et de gagner leur existence.

On nous signale également Mme Fayet-Marchal, 28, rue des Cloys, à Montmartre. Il y a déjà plusieurs enfants malades et un qui va venir au monde d'un moment à l'autre, sans qu'on ait seulement le linge nécessaire pour les soins les plus élémentaires... Un secours prompt s'impose.

AD PARQUET

MM. Paul Déroulède et Marcel Habert ont été extraits hier de la Conciergerie et amenés au cabinet de M. Pasques. Ce magistrat leur a fait connaître la teneur des dépositions de plusieurs témoins civils. Le magistrat entendra une dernière fois les deux inculpés mardi et il clôturera définitivement son instruction.

M. Fabre, poursuivant son information sur les lignes, a entendu hier MM. Dausset, secrétaire général, et Syveton, trésorier de la Ligue de la Patrie française.

M. Boucard, chargé de l'instruction de l'affaire de la rue de Rivoli, n'a pas jugé à propos d'interroger hier, Capdeville, le meurtrier d'Hélène, le garçon de bureau du commissariat de Saint-Germain-l'Auxerrois, qui, comme nous l'avons dit, détenu à l'Indurmerie du Dépôt. Il tient des discours incohérents, se jette la tête contre les murs qui, heureusement, sont capitonnés. Les docteurs Vallon et Legras l'ont déjà examiné, mais ils ne remettent certainement pas leur rapport avant quatre ou cinq jours.

M. le juge Lemercier est chargé d'ouvrir une instruction relative à la tentative d'assassinat commise avant-hier, avenue d'Italie, et dont nous avons donné les détails les plus complets.

DRAME DE FAMILLE

Par suite d'incompatibilité d'humeur, M. et Mme B... avaient, d'un commun accord, pris le parti de se séparer; il y a de cela cinq ou six ans. Mme B... était retirée dans sa maison; son mari avait continué à gérer sa maison de commerce de la rue Dauphine.

Il y a quelques jours, M. B..., auquel la solitude commençait à peser, écrivit à sa femme de venir lui rendre visite. Peut-être pourrions-nous l'entendre et reprendre la vie commune. Mme B... se rendit, avant-hier soir à six heures, à cette invitation, mais elle ne voulut pas céder aux instances de son mari et se refusa à réintégrer, d'une façon définitive, le domicile conjugal.

Alors, s'écria le pauvre homme, je n'ai plus qu'à mourir!

En prenant son revolver, il se logea trois balles dans la tête.

Il a été transporté, mourant, à l'Hôtel-Dieu.

CRIME MYSTÉRIEUX

Le service de la Sûreté a commencé hier une enquête se rapportant à un crime mystérieux accompli par un être infâme qui, après avoir broyé le crâne de son enfant, âgé de six mois environ, a jeté le cadavre dans la Seine, au pied de la Conférence. C'est à cet endroit que le petit corps a été repêché. On l'a transporté à la Morgue, aux fins d'autopsie.

LE BOURSIER

Le service de la Sûreté a commencé hier une enquête se rapportant à un crime mystérieux accompli par un être infâme qui, après avoir broyé le crâne de son enfant, âgé de six mois environ, a jeté le cadavre dans la Seine, au pied de la Conférence. C'est à cet endroit que le petit corps a été repêché. On l'a transporté à la Morgue, aux fins d'autopsie.

LE BOURSIER

Le service de la Sûreté a commencé hier une enquête se rapportant à un crime mystérieux accompli par un être infâme qui, après avoir broyé le crâne de son enfant, âgé de six mois environ, a jeté le cadavre dans la Seine, au pied de la Conférence. C'est à cet endroit que le petit corps a été repêché. On l'a transporté à la Morgue, aux fins d'autopsie.

LE BOURSIER

Le service de la Sûreté a commencé hier une enquête se rapportant à un crime mystérieux accompli par un être infâme qui, après avoir broyé le crâne de son enfant, âgé de six mois environ, a jeté le cadavre dans la Seine, au pied de la Conférence. C'est à cet endroit que le petit corps a été repêché. On l'a transporté à la Morgue, aux fins d'autopsie.

LE BOURSIER

Le service de la Sûreté a commencé hier une enquête se rapportant à un crime mystérieux accompli par un être infâme qui, après avoir broyé le crâne de son enfant, âgé de six mois environ, a jeté le cadavre dans la Seine, au pied de la Conférence. C'est à cet endroit que le petit corps a été repêché. On l'a transporté à la Morgue, aux fins d'autopsie.

LE BOURSIER

Le service de la Sûreté a commencé hier une enquête se rapportant à un crime mystérieux accompli par un être infâme qui, après avoir broyé le crâne de son enfant, âgé de six mois environ, a jeté le cadavre dans la Seine, au pied de la Conférence. C'est à cet endroit que le petit corps a été repêché. On l'a transporté à la Morgue, aux fins d'autopsie.

LE BOURSIER

Le service de la Sûreté a commencé hier une enquête se rapportant à un crime mystérieux accompli par un être infâme qui, après avoir broyé le crâne de son enfant, âgé de six mois environ, a jeté le cadavre dans la Seine, au pied de la Conférence. C'est à cet endroit que le petit corps a été repêché. On l'a transporté à la Morgue, aux fins d'autopsie.

LE BOURSIER

Le service de la Sûreté a commencé hier une enquête se rapportant à un crime mystérieux accompli par un être infâme qui, après avoir broyé le crâne de son enfant, âgé de six mois environ, a jeté le cadavre dans la Seine, au pied de la Conférence. C'est à cet endroit que le petit corps a été repêché. On l'a transporté à la Morgue, aux fins d'autopsie.

LE BOURSIER

Le service de la Sûreté a commencé hier une enquête se rapportant à un crime mystérieux accompli par un être infâme qui, après avoir broyé le crâne de son enfant, âgé de six mois environ, a jeté le cadavre dans la Seine, au pied de la Conférence. C'est à cet endroit que le petit corps a été repêché. On l'a transporté à la Morgue, aux fins d'autopsie.

LE BOURSIER

Le service de la Sûreté a commencé hier une enquête se rapportant à un crime mystérieux accompli par un être infâme qui, après avoir broyé le crâne de son enfant, âgé de six mois environ, a jeté le cadavre dans la Seine, au pied de la Conférence. C'est à cet endroit que le petit corps a été repêché. On l'a transporté à la Morgue, aux fins d'autopsie.

LE BOURSIER

Le service de la Sûreté a commencé hier une enquête se rapportant à un crime mystérieux accompli par un être infâme qui, après avoir broyé le crâne de son enfant, âgé de six mois environ, a jeté le cadavre dans la Seine, au pied de la Conférence. C'est à cet endroit que le petit corps a été repêché. On l'a transporté à la Morgue, aux fins d'autopsie.

LE BOURSIER

Le service de la Sûreté a commencé hier une enquête se rapportant à un crime mystérieux accompli par un être infâme qui, après avoir broyé le crâne de son enfant, âgé de six mois environ, a jeté le cadavre dans la Seine, au pied de la Conférence. C'est à cet endroit que le petit corps a été repêché. On l'a transporté à la Morgue, aux fins d'autopsie.

LE BOURSIER

Le service de la Sûreté a commencé hier une enquête se rapportant à un crime mystérieux accompli par un être infâme qui, après avoir broyé le crâne de son enfant, âgé de six mois environ, a jeté le cadavre dans la Seine, au pied de la Conférence. C'est à cet endroit que le petit corps a été repêché. On l'a transporté à la Morgue, aux fins d'autopsie.

LE BOURSIER

Le service de la Sûreté a commencé hier une enquête se rapportant à un crime mystérieux accompli par un être infâme qui, après avoir broyé le crâne de son enfant, âgé de six mois environ, a jeté le cadavre dans la Seine, au pied de la Conférence. C'est à cet endroit que le petit corps a été repêché. On l'a transporté à la Morgue, aux fins d'autopsie.

LE BOURSIER

Le service de la Sûreté a commencé hier une enquête se rapportant à un crime mystérieux accompli par un être infâme qui, après avoir broyé le crâne de son enfant, âgé de six mois environ, a jeté le cadavre dans la Seine, au pied de la Conférence. C'est à cet endroit que le petit corps a été repêché. On l'a transporté à la Morgue, aux fins d'autopsie.

LE BOURSIER

Le service de la Sûreté a commencé hier une enquête se rapportant à un crime mystérieux accompli par un être infâme qui, après avoir broyé le crâne de son enfant, âgé de six mois environ, a jeté le cadavre dans la Seine, au pied de la Conférence. C'est à cet endroit que le petit corps a été repêché. On l'a transporté à la Morgue, aux fins d'autopsie.

LE BOURSIER

Le service de la Sûreté a commencé hier une enquête se rapportant à un crime mystérieux accompli par un être infâme qui, après avoir broyé le crâne de son enfant, âgé de six mois environ, a jeté le cadavre dans la Seine, au pied de la Conférence. C'est à cet endroit que le petit corps a été repêché. On l'a transporté à la Morgue, aux fins d'autopsie.

LE BOURSIER

Le service de la Sûreté a commencé hier une enquête se rapportant à un crime mystérieux accompli par un être infâme qui, après avoir broyé le crâne de son enfant, âgé de six mois environ, a jeté le cadavre dans la Seine, au pied de la Conférence. C'est à cet endroit que le petit corps a été repêché. On l'a transporté à la Morgue, aux fins d'autopsie.

LE BOURSIER

Le service de la Sûreté a commencé hier une enquête se rapportant à un crime mystérieux accompli par un être infâme qui, après avoir broyé le crâne de son enfant, âgé de six mois environ, a jeté le cadavre dans la Seine, au pied de la Conférence. C'est à cet endroit que le petit corps a été repêché. On l'a transporté à la Morgue, aux fins d'autopsie.

LE BOURSIER

Le service de la Sûreté a commencé hier une enquête se rapportant à un crime mystérieux accompli par un être infâme qui, après avoir broyé le crâne de son enfant, âgé de six mois environ, a jeté le cadavre dans la Seine, au pied de la Conférence. C'est à cet endroit que le petit corps a été repêché. On l'a transporté à la Morgue, aux fins d'autopsie.

LE BOURSIER

Le service de la Sûreté a commencé hier une enquête se rapportant à un crime mystérieux accompli par un être infâme qui, après avoir broyé le crâne de son enfant, âgé de six mois environ, a jeté le cadavre dans la Seine

tailleur de chasseurs à pied et les deux batteries d'artillerie quittaient Stenay pour se porter, en avant de Marsilly, vers Longuyon où ils devaient manœuvrer avec la garnison de Montmédy et celle de Longwy, composées d'un bataillon de chasseurs à pied et de deux bataillons d'infanterie. Le général Kessler, commandant les corps, dirigeait en personne ces opérations qu'il a fait suspendre à dix heures du matin.

A l'exception du 13^e bataillon de chasseurs à pied, de Stenay, qui a bivouaqué sur place, toutes les troupes ont regagné le jour même leurs garnisons. Elles avaient parcouru, dans la journée, une moyenne de 40 kilomètres et manœuvré à travers champs pendant plusieurs heures. Malgré cela, malgré la chaleur, et bien qu'ils renfermaient dans leurs rangs beaucoup de jeunes soldats, elles sont rentrées sans laisser de trains en arrière.

Incendie d'un flûteur

ROUEN. — Un violent incendie a détruit cette nuit, à minuit, la flûteur de MM. Dehayes frères, à Oissel.

En dépit des efforts des pompiers et de la population, on n'a rien pu sauver du matériel et des bâtiments.

Explosion dans un cartouchier

MARSEILLE. — C'est, une explosion s'est produite à la cartoucherie attenante à la caserne Saint-Charles. Trois militaires manipulant des cartouches, lorsque l'une d'elles a fait explosion, a communiqué le feu à une certaine quantité de poudre.

Un des militaires a été gravement atteint à la tête, les deux autres ont été légèrement blessés.

La toiture du bâtiment a été violemment enlevée et projetée à une vingtaine de mètres. Les cloisons ont été détruites. Des éclats ont été projetés jusque sur la voie publique, où, fort heureusement, ne se trouvait aucun passant.

Incendie d'un hôtel. — Quatorze morts, cinquante blessés.

NEW-YORK. — Un incendie a éclaté hier à l'hôtel Windsor, dans la cinquième avenue. Les flammes se sont propagées avec la plus grande rapidité et le bâtiment tout entier fut bientôt embrasé.

Sur les toits et aux fenêtres de l'hôtel, transformé en fournaise, une foule de personnes se pressait, appelant au secours.

La façade de l'hôtel, en s'écroulant, a enseveli deux pompes à vapeur.

Jusqu'à présent, le chiffre des morts s'élève à quatorze, douze femmes et deux hommes. Les blessés sont au nombre de cinquante, trente-trois femmes et dix-sept hommes.

Parmi les morts, citons : Mlle Eleanor-Louise Goodman, 47 ans, fille de M. Samuel Goodman, directeur général de la traction du New York Central and Hudson River Railroad; la malheureuse a sauté d'une fenêtre, et elle est morte à l'hôpital Bellevue; Mme et Mlle Leland, femme et fille du propriétaire de l'hôtel.

Les pertes occasionnées par la destruction de l'hôtel sont estimées à un million de dollars.

Le Herald dit que le propriétaire de l'hôtel est devenu fou.

Des scènes tragiques se sont produites au cours de l'incendie.

Un spectateur raconte qu'il a vu quinze personnes tomber et se précipiter dans les flammes durant l'espace de quelques minutes, pendant qu'un homme et deux femmes se sont jetés, du toit dans la cour de l'hôtel.

D'autres personnes disent avoir vu une femme jeter son enfant par une fenêtre et le suivre un instant après.

La femme et la fille du propriétaire sont au nombre des morts.

Les opérations de sauvetage ont donné lieu à des scènes héroïques de la part des pompiers. Un des locataires de l'hôtel a perdu un coffret de bijoux d'une valeur de huit mille dollars.

Argus.

COURRIER DES THÉÂTRES

Spectacles de la semaine : A l'Opéra, lundi, *Don Juan*; mercredi, *Le Prophète*; vendredi, *Guillaume Tell*; samedi, *la Prophète*.

A la Comédie-Française : Lundi, mercredi, samedi, *Othello*; mardi et jeudi, *Catherine*; jeudi, matinée, *l'Elouard*, M. de Pourcain; vendredi, *Francillon*.

A l'Opéra-Comique, lundi (représentation populaire à prix réduits) : *Phéonon et Baccus*, la *Fille du régiment*; mardi : *Zampa*, le *Farfad*; mercredi : *Carmen* (Mme Novina); jeudi : *Phryné*, la *Fille du régiment*; vendredi : *Beaucoeur de bruit pour rien* (première représentation); samedi : *Fidélité* (Mme Rose Caron).

A l'Odéon, lundi, soirée populaire à prix réduits, le *Monde renversé*, les *Trois Sultanes*, le *Roman d'un jeune homme pauvre* (dernière); mercredi, première des *Truands*, drame en vers de M. Jean Richepin; jeudi, vendredi, samedi, *les Truands*; jeudi (1 h. 1/2), matinée dramatique et musicale, orchestre Colonne, *Truands*, *princesse de Chine*, musique de Weber; samedi (5 heures), les *Humoristes*, causerie de M. Henry Fouquier.

A la Comédie-Française : C'est cet après-midi, en matinée, que Coquelin cadet jouera, pour la première fois, le rôle de Tartuffe.

La Comédie-Française, qui vient de faire feu de toute sa troupe au bénéfice de l'Association des artistes dramatiques (les répétitions du *Bourgeois gentilhomme* ont même retardé les répétitions du *Torren*), célébrera le 21 avril le bicentenaire de Racine, et le 20 mai, par une représentation extraordinaire, le centenaire de Molière.

Le centenaire de Beaumarchais sera fêté aussi sans doute par une reprise du *Mariage de Figaro*, et le 30 mai, jour anniversaire de la réunion des deux troupes de comédiens qui formèrent dès lors la Comédie-Française (1790), M. Claretie redonnera le même spectacle joué, ce jour-là, il y a cent ans : *le Cid* et *l'École des maris*.

La Comédie ira jouer le 8 avril à Toulouse, dans une représentation officielle donnée à propos de la réunion des Sociétés des beaux-arts des départements, sous la présidence du ministre de l'instruction publique.

La session annuelle des Sociétés avait toujours lieu, jusqu'à présent, à Paris. Cette année, un vote a été émis, fixant la réunion à Toulouse. Et l'on veut donner à cette session un attrait particulier.

Une conférence a eu lieu au ministère entre le ministre, M. Leygues; le directeur des beaux-arts, M. Roujon; M. Liard et M. Jules Claretie. Toulouse peut compter sur le concours de la Comédie.

Il faudra que, cette année, la troupe de la rue Richelieu redouble de travail pour suffire à tous ces anniversaires, si intéressants, et à nos concours savoir que la petite ville de La Ferté-Macé a vu, il y a cent ans, le 19 mars, un grand événement.

Enfin, Tours veut fêter le double centenaire d'Alfred de Vigny et d'Honoré de Balzac, et M. Ernouff a promis une conférence sur l'auteur de la *Comédie humaine*, pendant qu'à Paris la Comédie donnera une surprise littéraire qui, croyons-nous — et nous n'en pouvons dire davantage — sera un véritable petit événement.

Au théâtre du Vaudeville, la comédie de M. Anatole France, *le Lys rouge*, n'aura plus qu'un nombre restreint de représentations, M. Porel rétenant dès aujourd'hui la date du

mercredi 29 courant pour la première représentation de *Madame de La Valette*.

Au théâtre Sarah-Bernhardt, on donnera mardi, à 2 heures, une matinée au bénéfice du Dispensaire du onzième arrondissement.

MM. Sarah Bernhardt et Rose Caron, MM. Edmond Verne, Paul Monnet, Truffier, Falconnier, Mouliérat, Isnardon, Terrier, Louis Montoya, etc., etc. Mlle Blanche et Plan, Mante, les ravissantes étoiles du corps de ballet de l'Opéra, donneront la si curieuse reconstitution des *Contredanses du Directoire* qu'elles ont fait applaudir au Figaro.

MM. Matrat et Fardes joueront leur décapolite pochade militaire, *à la chambre*. Enfin, la comédie de Courteline et Norès : *Le gendarme est sans pitié*, sera jouée par la troupe du théâtre Antoine.

Ce soir dimanche, au Châtelet, rentrée de M. Pougault, si amusant dans le rôle de Vif-Argent de *la Poudre de Perlinpinpin*.

M. Pougault avait abandonné son rôle pendant quatre jours, par suite d'un fort enrouement. Pendant son absence, il a été remplacé d'une façon très adroite par un jeune artiste d'avenir, M. Kartal, que M. Richard avait déjà dans sa troupe à l'Ambigu et qu'il a amené avec lui au Châtelet, comptant beaucoup sur lui.

Aujourd'hui dimanche, au Théâtre lyrique de la Renaissance, matinée à 2 heures : *le Bouffe* et *le Tailleur*, *l'Enfant prodige*.

Le Comité de lecture des *Escholières* vient de recevoir à l'unanimité, pour être jouée cette saison, trois actes de notre confrère Lucien Bernad, directeur de la *Revue d'art dramatique*.

Titre : *Les Chiens du Maître*.

La Société pour la propagation des langues étrangères en France, dont le siège social et secretariat est à l'hôtel des Sociétés savantes, 28, rue Serpente, donne une représentation en anglais, organisée par le Comité de langue anglaise de la Société, sous la direction de M. Fernand Herbert, le vendredi 24 mars, à 8 heures très précises du soir, à l'hôtel des Sociétés savantes. On jouera *Betsy*, comédie en trois actes, de M. C. Burnand.

Un curieux procès vient de se dérouler devant le Tribunal civil de Montréal.

Il y a trois mois, M. Johnson, un nègre du plus beau noir, se rendit au Royal Academy of music, accompagné d'une négresse non moins noire que lui, muni de deux places de fauteuils d'orchestre, d'importantes acquisitions au bureau de location. Les contrôleurs lui refusèrent l'accès de la salle, sous prétexte que seuls les blancs avaient le droit de s'asseoir dans les fauteuils d'orchestre.

M. Johnson, furieux, non sans raison, intenta à la direction de l'Académie royale une action en 500 dollars de dommages-intérêts, demandant subsidiairement au Tribunal civil de statuer sur le principe de l'égalité des races.

Le Tribunal a rendu le jugement suivant : Attendu que le refus d'admettre des hommes de couleur aux fauteuils d'orchestre, sous prétexte que les races blanches s'y trouvent, est arbitraire et illégal; que ce refus, blesant, pour les hommes de couleur, n'est qu'un dernier vestige de l'état d'esclavage, le Tribunal condamne la direction du Royal Academy à 50 dollars de dommages-intérêts et aux dépens.

D'Helsingfors : « Une fille de M. Auguste Strindberg vient de débiter au théâtre municipal avec un immense succès. Les journaux sont unanimes à reconnaître et à apprécier le grand talent de la jeune artiste qui, détail à noter, s'est vendue à la carrière artistique à l'encontre de la volonté de son père.

Il faut espérer que, en présence du résultat obtenu, le grand écrivain qu'est M. Auguste Strindberg ne songera plus qu'à encourager les efforts de sa fille. »

Argus.

SPECTACLES & CONCERTS

A partir de cette semaine, nous publierons tous les lundis le programme des spectacles de la Bodinière, des Mathurins, des Etablissements Dufayel, etc.

Voici la distribution de *Vive l'Armée* ! revue de M. Jacques Redelsperger, dont la première aura lieu irrévocablement, mardi prochain, aux Mathurins, et la répétition générale, demain lundi, à 4 h. 1/2.

Zalika { Mlle Marguerite Deval
Le Manifestant }
Adèle { Mmes J. Farges
Myrrha { Léa d'Orville
Marcel { MM. Garandot
Bilboquet { Bernier
Rémoin { Rémoin

MM. les journalistes qui désiraient avoir des places numérotées pour la première représentation sont priés de les demander au théâtre des Mathurins, soit par lettre, soit par téléphone (213-44).

Harold Bauer interprétera le programme suivant à son deuxième et dernier concert qu'il donne le mercredi 22 mars prochain, à la salle Erard : *Sonata* (op. 53), Beethoven; *Pépillon*, Schumann; *Barcarolle Scherzo* et *Etude* de la mineur (redemandée), Chopin; *Etude*, Mendelssohn; *Prélude*, Rachmaninoff; *Impromptu*, Schubert; *Islande* (fantaisie orchestrale), Balakirev.

Sans bruit et sans réclame tapageuse, le théâtre des Capucines entasse succès sur succès. La charmante Odette Dulac est trissée tous les soirs dans la joyeuse revue de MM. E. P. Lafargue et J. Robiquet; le *Cambrioleur* de Tristan Bernard et le *Convive* de H. Pagat déchangent le feu rouge.

Mlle Odette Dulac devant partir bientôt pour Monte-Carlo, ceux qui n'ont pas encore applaudi *Grains de bon sang* feront bien de se dépêcher.

Très beau concert donné, ces jours derniers, à la salle Erard par M. A. Decq, organiste-compositeur de Saint-Honoré d'Eylau. — Première audition, notamment, d'un fragment de son opéra inédit, *Cloris*, dont l'interprète, M. A. Decq, a valu à M. Aldeni, professeur de chant, soprano (dans *Cloris*), et à M. de Li, basse chantante (dans *Cloris*), le plus vif et mérité succès.

Après une courte absence, pour cause de grippe, Villé a repris, à Parisiana, avec sa partenaire Dora, le cours de ses succès. Paulus, Anna Thibaud, Dureau-Girard, Vilbert précédant avec eux, dans la partie de concert, la joyeuse parodie *la Dmoiselle de chez Maxim*.

La troisième séance de musique de chambre du violoniste Ed. Nadaud aura lieu, chez Pleyel, après-demain mardi, à neuf heures du soir, avec les concours de MM. Widor, Engel, Cros-Saint-Ange, Gibier et Balbœuf.

Au programme : œuvres de Widor, Quintette, piano et cordes. — *Sonata*, piano et violon. — *Soirs d'été*, mélodies pour chant. — *Trío*, piano, violon, violoncelle.

M. Frédéric Lamond, le fameux virtuose écossais, qui habite généralement Francfort, a donné lundi passé, à la salle Erard, son second recital de piano. Le succès retentissant qu'il avait obtenu, le 4 mars, avec un programme exclusivement consacré aux Sonates de Beethoven, n'a fait que s'affirmer et se confirmer en véritable triomphe avec son second concert. C'est un million d'ovations enthousiastes et de rappels sans nombre que M. Lamond a terminés son concert.

Les nombreuses attractions groupées dans l'établissement de l'avenue de Suffren par

M. Claremont, l'habile directeur, justifiaient à elles seules, par leur variété, le prodigieux succès de la *Grande Roue de Paris*, si celle-ci, par elle-même, ne constituait l'attrait le plus considérable pour le public parisien.

De Monaco : « M. Jean Lorrain vient de faire, au Palais des beaux-arts, devant un auditoire choisi, très féminin, une intéressante causerie sur quelques poètes contemporains — Henri de Régnier, Henri Bataille, Emile Verhaeren et Paul Valéry — dont il a lu un assez grand nombre de poèmes, bien choisis, fort bien lus, mieux encore commentés, et que l'auditoire d'élite a applaudi comme ils le méritaient. »

A. Mercklein.

La Vie Sportive

LE TURF

NOTES SUR AUTUEL

Le programme est très intéressant; il comprend deux prix de 20,000 francs et un steeple-chase militaire. Dans le prix de Mars, on peut voir Flag ou Regulus; dans le prix des Fossés, Bicheron ou Radès; dans le prix de l'Equisse, Vaucloueurs ou Valois; dans le Grand Prix du Printemps, Kerym ou Estalier; dans le Steeple-Chase militaire, Forfar ou Sarrouille; dans le prix Revange, Réflexeur ou Autocrate.

COURSES A NEUILLY-LEVALLOIS

Le brusque changement de température a nuit à cette réunion. Le pesage offrait un coup d'œil un peu triste. Comme compensation il y a eu un bon sport, des concurrents nombreux et de belles vitesses. La suppression des bookmakers n'a pas du goût des trotting-men.

Prix Bayard, 3,000 fr., 3,200 m. : 1, Rapide, A. M. L. Bay, 5/10 (Hamard); 2, Rocambole; 3, Rosine.

Non placés : Castille, Reine d'Or, Ritournelle, Royle (Derossy), Roi de Pique, Robert, Revanche, Quintal, Royale (Guibout), Aloyon, Lavandière, Frivole, Réseda, Remembrance, Autrois, Rénumérateur.

Pari mutuel à 5 fr. : 49 fr. 50. Placés : Rapide, 4 fr. 50; Rocambole, 10 fr.; Rosine, 27 fr.

Prix Beaugé, 3,000 fr., 4,000 m. : 1, Targette, à M. E. Lethiers (63/9) (Lethiers); 2, Quick; 3, Quince.

Non placés : Regano, Qui Vive, Québec, Quinola.

Pari mutuel à 5 fr. : 24 fr. 50. Placés : Targette, 40 fr.; Quick, 37 fr. 50.

Prix du Printemps, 3,000 fr., 3,200 m. : 1, Pompière, à MM. Boone et Demest (5/42) (Nandembulke); 2, Reine Claude; 3, Quincey.

Non placés : Quatuor, Préjugé, Qu'en Dira-t-on, Rosalba.

Pari mutuel à 5 fr. : 40 fr. Placés : Pompière, 40 fr.; Reine Claude, 12 fr. 50.

Prix Reynolds, 3,000 fr., 3,200 m. : 1, Rémus, à M. A. Fournel, 5/6 (Dézéry); 2, Rebecca; 3, Ritournelle.

Non placés : Quasi Confiance, Quillebeuf, Quittance, Quintal, Parisien.

Pari mutuel à 5 fr. : 45 fr. 50. Placés : Rémus, 6 fr. 50; Rebecca, 8 fr.; Ritournelle, 7 fr. 50.

Prix Poma, 3,000 fr., 3,700 m. : 1, Rodanthe, à M. E. Clerc et J. Gosselin, 5/6 (Tessinière); 2, Robert le Diable; 3, Belle Etoile.

Non placés : Rochefortaise, Rhéus, Rosini, Pastourelle.

Pari mutuel à 5 fr. : 43 fr. Placés : Rodanthe, 36 fr.; Robert le Diable, 9 fr.

VENTES DE PUR SANG

Il y a eu hier deux ventes sensationnelles : celle des chevaux du regrettable sportsman, le marquis de Maison, et celle de l'écurie de M. Archédaon qui réduit son effectif.

Ces deux ventes avaient attiré dans les deux établissements, Chéri et Tattersall, une nombreuse assistance. A la première, on a adjugé, pour 20,500 fr., au comte G. de Gagny, un beau deux ans, Niémen, frère de Nevers II.

Les pensionnaires de l'écurie Archédaon ont atteint des prix assez élevés : Hareng, 16,200 fr., acheté par M. B. Périer; Diplôme, 11,500 fr., par M. B. Pugin; Février, 16,700 fr., par M. B. Pugin; Glamir, 19,400 francs, par M. Gagny; Le Tittien, 20,000 fr., par le comte de Clermont-Tonnerre.

TIR AUX PIGEONS DE MONACO

(Par dépêche)

Le sixième prix supplémentaire a réuni 21 tireurs, les deux premières places sont partagées entre MM. de Mauberge et Hongdon; la troisième place est également partagée entre MM. de Robiano et Torrington.

Autres poules pour MM. Erskine et Torrington.

Robert Milton.

AUTOMOBILISME

LE CORSO AUTOMOBILE DE NICE

Le premier acte des fêtes automobiles de Nice vient de se terminer sur un très grand succès. Un superbe super a favorisé le corso automobile qui, pendant deux heures, s'est déroulé sur la promenade des Anglais, le pont des Anges et l'avenue Masséna, devant plus de dix mille personnes. Cinquante-huit voitures couvertes de fleurs ont pris part au défilé et à la bataille qui a été des plus animées. Pas un accroc à signaler, l'organisation du Comité des fêtes étant irréprochable, et aussi bien les spectateurs que les chauffeurs qui ont pris part au corso ont conservé un souvenir heureux de cette journée du 14 mars, qui a prouvé que la voiture sans chevaux pouvait tenir sa place aussi bien que les hippomobiles dans les fêtes élégantes.

Dans la tribune du jury se trouvaient : le grand-duc de Leuchtenberg, le comte Tyskiewicz, MM. Biasini, Cressa, Albert Gautier, Vigor, Ziegler, de Los, Navello.

Les voitures les mieux décorées ont reçu des bannières, les autres des médailles et des flots de rubans. Les bannières ont été distribuées à MM. le vicomte de La Combe, Jacques Gondoin, baron Duquesne, Mme Léona d'Amboise, MM. Jellinek, Letatunier, Guidi, M. d'Hasti, MM. Modet, Chanchard, Fernandez, Poizat, Delaire, Frisby, Durandy,

Chérissy, Lacroix, Mallez, Peter et de Meester.

Nous renouons à citer les noms des autres propriétaires de voitures, et des nombreuses élégantes qui ont pris part à la bataille. La joie était partout et le succès a été si grand que nous sommes certains que, l'année prochaine, Nice ajoutera au programme de ses fêtes un second corso fleuri automobile.

Paul Moyan.

PETITES NOUVELLES

Automobilisme. — Des courses de motocyclettes, inconnues jusqu'à ce jour sur les pistes d'Angleterre, se donneront le lundi de Pâques au Crystal Palace. Parmi les épreuves figure un match entre Rigal et Widgey sur une heure.

Beaucoup de chauffeurs se plaignent de ne pas avoir leur moteur au point quand ils prennent livraison d'une voiture qu'ils ont commandée. Ceux qui s'adressent à la maison Mora, 48, rue du Théâtre, n'ont pas cela à craindre, car les véhicules sont toujours essayés avec soin avant d'être livrés aux clients.

Vélocipédie. — On est en train d'organiser à Berlin une grande course de quatre jours, à raison de trois heures par jour, qui se disputera les 11, 12, 13 et 14 mai prochains.

Dotée de prix superbes (marks : 2,000, 1,000, 500 et 250), elle réunira un lot formidable de concurrents.

Cordard et Tom Linton sont dès à présent engagés. Huret doit également y participer.

C'est par un souci constant des perfectionnements à apporter dans la construction des bicyclettes que la marque Georges Richard s'est placée aux premiers rangs de l'industrie cycliste. Aujourd'hui le sportsman qui veut une machine de premier ordre choisit un des modèles portant la marque du Tré à quatre feuilles.

C'est aujourd'hui, 19 mars, que sera courue la première épreuve organisée par la Commission de vélocipédie militaire de l'U.V.F. pour l'obtention du brevet certifiant les aptitudes à remplir les fonctions de vélocipédiste militaire.

Le rendez-vous est fixé à 11 heures, à la porte d'Orléans, 146, avenue d'Orléans, et les départs se feront par intervalles de 10 minutes, à partir de 11 h. 12 précises.

La carte d'état-major indiquant le parcours, le questionnaire et le brassard seront remis aux concurrents au moment du départ.

George Reynolds arrivera du reste à Paris dans quelques jours et nous saurons définitivement à quel nous en tenir sur les conditions de la rencontre.

Intérieur.

EAU D'HOUBIGANT

ERNEST DIAMANT DU CAP

MAISON DE L'OPÉRA

20, Avenue de l'Opéra

Seront exposés LUNDI PROCHAIN

DEMANDEZ LE CATALOGUE ILLUSTRÉ

VIN G. SEGUIN

REMEDÉ D'ABYSSINIE

EXIBARD

Le plus Ancien

DEPOTS A 5%

VIN DE VIAL

ACETYLENE DEROT

Contre les Maux d'Estomac

LIQUEUR NORMALE

PHARMACIE NORMALE

FICHET COFFRES-FORTS

GRANDS MAGASINS DU

PRINTemps

Lundi 20 Mars

DISTRIBUTION DE

VIOLETES DE NICE

ET GRANDE MISE EN VENTE

D'AFFAIRES EXCEPTIONNELLES

à tous les Comptoirs

Envoi gratis et franco du MAGNIFIQUE ALBUM ILLUSTRÉ contenant toutes les modes nouvelles pour la SAISON D'ÉTÉ.

Petites Annonces

La Ligne..... 6 francs.

Par dix insertions ou cinquante lignes dans le délai d'un mois, la Ligne..... 5 francs.

La Ligne se compose de trente-six lettres.

PLAISIRS PARISIENS

Programme des Théâtres

MATINÉES

FRANÇAIS. — 1 h. 0/0. — Tartuffe; Il ne faut jurer de rien.

OPERA-COMIQUE. — 1 h. 0/0. — Mignon.

THEATRE SARAH-BERNHARDT. — 2 h. — Patron Béni; Dali.

OPÉON (1 h. 1/2), GYMNASSE (1 h. 3/4), VARIÉTÉS (1 h. 3/4), PALAIS-ROYAL (1

